BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXXVIII.

JUILLET A DÉCEMBRE 1867.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

RUE DE SÈVRES, 31.

—

1867



PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

c'ést le seul point sur lequel nous croyons devoir noter un dissentiment avec lui, en ce qui concerne l'histoire des six siècles que ces deux volumes ont fait passer sous nos yeux. J. CHANTREL.

16. **INSTRUCTIONS**, *lettres pastorales et mandements de* Mgr PLANTIER, évêque de Nîmes. — Tomes I et II, 2 volumes in-8° de 520 et 608 pages (1867), chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez Em. Renault, à Paris; — prix : 5 fr. le volume. (L'ouvrage aura 4 volumes.)

Les œuvres pastorales de Mgr Plantier auront un jour leur rang parmi les beaux monuments de notre littérature; mais on a bien fait de ne pas attendre l'heure de la postérité pour en donner une collection, car elles ont une importance essentiellement actuelle. Depuis son élévation sur le siége de Nîmes, qui ne date que de treize ans, combien de fois le trouble, l'anxiété ou l'indignation ont été soulevés dans les consciences catholiques, soit par quelque événement alarmant, soit par quelque doctrine scandaleuse dont le retentissement durera peut-être longtemps encore! Chacune de ces circonstances a fourni à l'illustre prélat l'occasion de venger dans un éloquent écrit la vérité et le droit.

On a classé toutes ces œuvres sous les titres de *Morale et piété*, *Dogme*, *Controverse*, *Question romaine*, *Etudes et discipline ecclésiastiques*, *Vie religieuse*, *Lettres de circonstance*. Cette classification n'est pas à l'abri de tout reproche, car elle ne saurait être exacte et rigoureuse, plus d'un mandement appartenant à la fois à trois ou quatre de ces catégories. Nous aurions préféré une distribution simplement chronologique, qui aurait peut-être permis d'apprécier plus facilement et plus complétement ces écrits, en les présentant dans l'ordre même où se sont succédé les événements qui les ont provoqués.

Le premier volume s'ouvre par le mandement de prise de possession, consacré fort à propos à exposer la *Mission de l'épiscopat dans les temps actuels*. Mgr Plantier s'attache à montrer que l'épiscopat est un foyer permanent et sûr de lumière pratique, une grande école d'humilité intellectuelle et de subordination hiérarchique, et enfin un centre fécond de pieuse tendresse et de grâces signalées. On sait avec quel courage et quelle persévérance l'évêque de Nîmes n'a cessé de poursuivre la réalisation de ce programme, surtout dans sa première partie. Il ne craint pas de dire à ses contemporains de dures vérités; écoutons-le plutôt : « Quand on dirait qu'en fait de doctrines, de

« bon sens, de vertus, de caractère, d'art et de littérature, au lieu de « dépasser nos pères nous avons reculé bien au delà de leur gloire, « on n'aurait ni le tort de méconnaître notre mérite, ni celui de ca-« lomnier notre siècle : sous ces aspects divers qui constituent les « grands côtés de la civilisation, le présent est manifestement au-« dessous du passé (t. I, p. 112). » Si l'on allègue contre cette décadence les grands génies qui ont illustré notre siècle, il nous sera demandé quel progrès nous avons accompli, et « de quels noms nous « appellons les pas que nous avons faits en avant. Des rêves immon-« des, comme le *saint-simonisme ;* des systèmes creux, comme l'*é-« clectisme;* des religions vaporeuses, comme le *sentimentalisme*, « et mille autres futilités ou abominations du même genre, voilà les « nobles progrès qui se sont disputé le terrain laissé libre dans un « certain monde par la proscription de notre foi (ibid., p. 279). » — Nous détachons à dessein ces deux passages, qui nous paraissent caractériser parfaitement la préoccupation de Mgr l'évêque de Nîmes, l'objet de sa sollicitude pastorale et le point de départ de tant de véhémentes polémiques qui vont se succéder sous sa plume. Dans la série des mandements, qui s'étend de 1862 à 1866, il nous montre l'*ignorance en matière de religion* source de la plupart de nos malheurs ; — les mots d'*idées modernes* (si souvent prononcés avec tant d'emphase pour intimider la fidélité aux traditions du passé), pleins de périls pour la foi; — l'*incrédulité contemporaine* ayant pour caractère distinctif l'hypocrisie ; — la prétendue *religion naturelle*, grande erreur du temps, n'aboutissant qu'à renverser toute religion, et la prétendue *morale indépendante* menant à l'abolition de toute morale. Ce n'est pas que le prélat refuse absolument à notre époque toute espèce d'avantage sur le passé, car dans un mandement qui nous paraît être un des plus beaux de toute la collection, il parle en termes magnifiques de la grandeur de l'*industrie contemporaine;* mais il en signale ensuite énergiquement les abus, qui sont une triste compensation de cette grandeur. A ces sujets si intéressants et traités avec ampleur, éloquence et conviction, qu'on joigne cinq instructions d'une portée moins directement actuelle sur les *Mortifications*, les *Calamités publiques*, l'*Immaculée-Conception*, les *Indulgences*, la *Papauté spirituelle*, et l'on aura épuisé toutes les matières du premier volume.

Celles du second sont réunies sous le titre général de *Controverse*. — En premier lieu se présente une lettre pastorale sur cette

question : *Sommes-nous ennemis de la philosophie?* — En 1859, les protestants célèbrent par un jubilé séculaire la mémoire du synode de 1559, qui aurait eu pour mission, disent-ils, d'organiser les Eglises réformées de France, de les unir en une seule Eglise, et de réfuter les calomnies dont elles étaient l'objet. De là la *Lettre* de Mgr Plantier *aux protestants du Gard*. Il leur montre sans peine quelle inconséquence il y a à célébrer la mémoire d'un synode dont on n'a retenu ni les doctrines, ni les décrets disciplinaires, vrai *pape de papier*, selon l'expression d'un célèbre écrivain protestant. Cette lettre, qui est en même temps une vigoureuse réfutation du principe même de la réforme, et qui en met à nu toutes les contradictions, ne pouvait manquer d'exciter mille réclamations. Le prélat y répond par une seconde lettre. — Nos lecteurs se souviennent sans doute d'un débat célèbre qui fut soulevé au sénat en 1865, et dans lequel MM. Bonjean et Rouland parlèrent, l'un sur les articles organiques, l'autre sur le saint-siége et l'épiscopat, de manière à provoquer plus d'une protestation. Mgr Plantier, dans une longue lettre pastorale, répond à l'un et à l'autre l'histoire à la main. — Le reste du volume est absorbé par les trois lettres pastorales concernant la *Vie de Jésus* de M. Renan et l'article publié par M. Havet sur cette vie dans la *Revue des deux mondes*. Nous n'avons pas à nous étendre sur ce sujet, puisqu'il en a été question dans notre t. XXX, pp. 243 et 412. — Plus récemment, en rendant compte des *Etudes littéraires sur les poètes bibliques* (t. XXXVI, p. 25), nous y avons signalé, non sans faire quelques réserves au nom du bon goût, la richesse et la pompe du style. Le même style se retrouve, mais avec plus de sobriété, de précision et de maturité, dans les *Instructions* et *Mandements*. Qui n'admirerait, comme modèle d'élévation et d'énergie, cette image appliquée à de célèbres écrivains de nos jours, maudissant les doctrines effrénées professées sur Dieu, la religion, l'autorité, la famille, la propriété, par d'autres écrivains qui n'ont fait que développer logiquement les germes semés par les premiers? « Ils se sont irrités ou « effrayés de la foudre, et ils avaient formé le nuage qui la faisait « éclater sur leurs têtes (t. I, p. 5). » On comprend quelles ressources fécondes un langage de cette trempe a dû fournir à l'éloquent prélat dans les luttes ardentes auxquelles il s'est dévoué. Que si quelques esprits timides étaient tentés de lui demander plus de ménagements et de modération, au nom des idées de conciliation si recommandées en théorie, si peu observées en pratique dans le plus grand

nombre des partis, si on lui opposait cette maxime si répétée de nos jours : *Il faut être de son temps*, Mgr Plantier répondrait en invoquant les recommandations pressantes de saint Paul à Timothée : « *Argue*, *obsecra*, *increpa*..., *ministerium tuum imple;* » il ajouterait : « Dans ces mâles exhortations, le grand apôtre s'adressait au « sacerdoce de tous les siècles, et nous n'étions point exceptés. Nous « prenons pour notre règle ce saint et fier langage du maître à son « disciple, et nous vous répétons à notre tour, conformément à ses « vœux : Non, ce n'est point à Jésus-Christ à être de votre temps, « mais c'est à vous à être du temps de Jésus-Christ : vérité substan- « tielle, il est impossible à sa lumière de varier avec vos idées ; c'est « à vos idées de se conformer et de s'unir à l'immutabilité de sa « lumière (t. I, p. 270). »

17. LES LINGOTS *d'argent*, par M. Mendoza de Vivès ;—*traduit de l'espagnol* par M. J. Turk. — 1 volume in-12 de 190 pages (1866), chez J. Albanel ; — prix : 80 c.

Ce livre est l'histoire d'un crime inspiré par une révélation indiscrète, découvert providentiellement et sévèrement puni.—Don Alonzo de Villamil, vieux chevalier enrichi en Amérique, comptait passer le reste de ses jours à Malaga, sa ville natale, lorsque les troubles politiques de 1823 viennent l'arracher à cette retraite et le décider à regagner l'Amérique. Il a déjà préparé son départ, et fait convertir secrètement en monnaie des *lingots d'argent* jusque-là précieusement conservés. Une ancienne domestique de sa maison, Pasquita, cœur honnête et fidèle, surprend ce secret sans le vouloir, et, presque sans le vouloir aussi, le laisse échapper devant son mari Pedro, qui est sous l'influence d'un scélérat nommé Andrès. Leur cupidité s'allume à cette révélation : ils s'adjoignent d'autres complices, vont, à la faveur de la nuit, surprendre le vaisseau qui emmène le chevalier, massacrent les passagers et mettent la main sur la somme convoitée. Le lendemain, des matelots, qui ne sont autres que nos malfaiteurs, font dire une messe au Carmel, sous prétexte d'acquitter un vœu. Les pièces d'argent d'effigie toute récente qu'ils remettent au religieux éveillent les soupçons de don Manuel, ancien commandant de vaisseau, présent en cette circonstance. Ses perquisitions diligentes mettent à jour le crime. Les scélérats sont conduits au supplice. Pedro a une famille qui sera victime de son forfait ; mais quelques minutes avant de mourir, il

la torture. Elle finit, après mille incidents bien racontés, par épouser son protecteur Walter. Quant à Ginévra, depuis plus d'une année elle était légitimement mariée à Edmond; mais elle est catholique, et, comme Edmond doit être dépouillé de tous ses biens, par la volonté de son père, le jour où il s'unira à une *papiste*, il a exigé de sa femme le silence ou l'abjuration. Plutôt mourir que d'apostasier! s'écrie la généreuse femme. Edmond n'a point cette élévation; il torture cette âme, qui, à bout de douleur, devient presque folle et fait une grave maladie. Ici le cœur de l'époux se retrouve : il ne quitte plus le chevet de Ginévra, qu'il entoure de soins et baigne de ses larmes. Le secret est publié; une clause cachée du testament paternel rend à Neville une partie de ses biens, et tout s'arrange pour le mieux dans les meilleures des circonstances possibles.

Tel est le canevas de lady Georgina Fullerton. L'a-t-elle développé avec autant de bonheur que la matière y prêtait? Oui, pour la seconde partie, qui est d'une tout autre facture que la première. Les événements s'y présentent mieux; on voit plus clair dans cet écheveau d'intrigues; la sensibilité se développe. Les cent premières pages, au contraire, sont d'un vague, d'une confusion de lieux et de personnages, qui déroute l'attention et ne laisse l'esprit se reposer sur rien. L'unité manque. Celui qui devrait être partout en relief, le colonel Leslie, est à peine entrevu, si ce n'est pendant son séjour à Rome. Les incidents ne découlent pas assez naturellement les uns des autres; on se perd, on se noie dans l'obscurité des situations. La fin vaut mieux; elle plaît, elle émeut, elle fait aimer la vertu. Le caractère de Ginévra est extrêmement attachant : c'est bien la femme à la fois tendre et forte, telle que la veut la religion.

Quant au mérite du traducteur, il laisse à désirer. Bien des expressions inexactes déparent son style ; on sent l'inexpérience de la langue, et probablement aussi quelques contre-sens : nous ne nous expliquons pas autrement certaines phrases inintelligibles, ne rentrant qu'avec effort dans le texte qui les précède et qui les suit. L'ouvrage gagnerait, pour des Français, à être remanié quant à la composition elle-même, spécialement, nous le répétons, pour la première partie. Il offre les défauts ordinaires du roman anglais, mais, à côté de cela, un mérite réel et un véritable intérêt. V. Postel.

53. **LES GLOIRES** *de Pie IX et les grandes fêtes de Rome en* 1867, par le P. Huguet. — 1 volume in-12 de xvi-388 pages (1867), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 2 fr.

54. **LE CENTENAIRE** *de saint Pierre et les fêtes de la canonisation à Rome en* 1867. — 1 volume in-18 de 158 pages (1867), chez Poussielgue frères; — prix : 60 c.

Publié à l'occasion des récentes fêtes de Rome, le nouvel ouvrage du P. Huguet ne traite cependant ce sujet spécial que dans sa seconde partie. La première, beaucoup plus considérable, embrasse un plan plus général. Encouragé par le succès de précédents ouvrages : l'*Esprit de Pie IX*, — le *Triomphe de Pie IX*, — l'auteur reprend ses études sur l'auguste pontife. Ce volume, dit-il, n'est que le complément des autres, et comme la continuation de l'histoire de ce grand pape qui remplit notre siècle de son nom et de ses œuvres. Il a cependant inséré quelques traits plus anciens, qui n'étaient pas connus au moment où il écrivait son précédent recueil.—Voici donc encore un récit des gloires de Pie IX, rappelant principalement les derniers actes de son pontificat, le plus souvent sous la forme anecdotique. L'auteur cite ses paroles, ses lettres, rappelle sa bonté, les traits de dévouement provoqués par les œuvres du denier de Saint-Pierre et des zouaves pontificaux, les témoignages de vénération et d'amour donnés de toutes parts au siége apostolique, tout ce qui peut, enfin, faire mieux connaître et glorifier Pie IX. C'est assez dire le charme et l'intérêt de ces pages, malgré beaucoup de traces d'une composition hâtive et un défaut d'ordre trop fréquent dans l'emploi des riches matériaux qu'il contient. On ne lira pas sans émotion le récit des démarches de Pie IX auprès de Lamennais et de M. Victor Cousin (p. 62 et suiv.). — La deuxième partie, comprenant 120 pages seulement, raconte la fête du dix-huitième anniversaire séculaire du martyre de saint Pierre et de la canonisation des vingt-cinq bienheureux. Divers extraits des mandements de nos évêques sur les fêtes de Rome et quelques détails sur les fêtes particulières de juin, précèdent la relation de la grande fête du centenaire et de la canonisation. Tous ces récits, empruntés à des correspondances de Rome, sont également pleins d'intérêt. On serait tenté seulement de leur reprocher une trop grande brièveté.

Sous ce titre : *Le Centenaire de saint Pierre et les fêtes de la canonisation à Rome en* 1867, un autre volume beaucoup plus court

réunit une suite de documents dont les principaux sont les allocutions pontificales des 25 et 26 juin; l'adresse de l'épiscopat au souverain-pontife avec la réponse du saint-père; la liste de tous les évêques signataires; les mandements du cardinal vicaire; le règlement sur le cérémonial des consistoires, etc. Ce petit volume n'est guère qu'un recueil de documents liés entre eux par quelques courts récits. La description des fêtes est due à un protestant anglais correspondant spécial du journal le *Times*. On y a joint les dix-sept questions adressées à NN. SS. les évêques, et la lettre du cardinal préfet de la S. congrégation du concile, qui accompagnait cet envoi.

Un éminent publiciste, souvent cité dans *les Gloires de Pie IX*, écrivait de Rome le 3 juillet dernier: « J'espère que quelqu'un aura la « bonne inspiration de faire un volume de tout ce qui se passe à « Rome, de recueillir les documents, de ramasser les noms, de don- « ner quelques croquis des lieux et des figures; et ce sera un monu- « ment historique du premier ordre, car ces journées de Rome sont « une révélation de l'état du monde, et le point de départ d'un renou- « vellement. Jamais souverain-pontife n'a vu ce que Pie IX vient « de voir. » Pourquoi l'auteur du *Parfum de Rome* n'édifierait-il pas lui-même ce monument historique?..... En attendant, on lira avec intérêt les recueils où l'on a réuni à la hâte les principaux documents destinés à le former; tels sont les deux volumes que nous recommandons ici. Ils serviront l'un et l'autre à populariser les souvenirs d'un des plus éclatants triomphes du saint-siége et de la sainte Eglise romaine.

55. **HISTOIRE** *de France, depuis 1814 jusqu'au temps présent,* par M. Poujoulat. — Tome III, 1830-1840. — 1 volume in-8° de 496 pages (1866), chez Mme veuve Poussielgue et fils; — prix: 6 fr. (L'ouvrage aura 4 volumes.)

En faisant connaître les deux premiers volumes de cet intéressant ouvrage (t. XXXV, p. 137), nous en avons apprécié le mérite. Ce nouveau volume est digne de ses aînés; il les surpasse peut-être à quelques égards. Nous aimerions à dire pourquoi; mais la politique s'est tellement emparée de ces pages, — et certes elle y est à sa place, — que nous devons garder le silence sur bien des pensées et des sentiments que ces instructifs souvenirs, qui ne sont que d'hier, ont éveillés en nous. Disons rapidement, comme simples rapporteurs, que M. Poujoulat prend la situation au lendemain des journées de juillet, pleine de périls et de hasards, et toute palpitante encore des émotions de la lutte. Il montre les partis en présence, essayant de

ressaisir, par les conspirations occultes, par les émeutes, par les provocations brûlantes de la presse, par les tentatives d'assassinat, la victoire qui leur a échappé pendant les trois jours. Il fait voir, au milieu de ces crises, le vainqueur du moment, le parti orléaniste se personnifiant dans M. Casimir Perrier, aux allures énergiques, réunissant toutes ses forces dans le ministère du 11 octobre, se décomposant ensuite pour constituer les ministères fugitifs des 22 février, 6 septembre, 15 avril et 12 mai ; cette dernière date, en 1839, est encore saluée par une émeute. Il raconte les vicissitudes, devant les cabinets étrangers, de ces ministères plus ou moins mêlés d'éléments démocratiques ; il caractérise leur attitude respective en face du czar toujours prêt à monter à cheval, de l'Angleterre qu'on ménage, de l'Autriche qu'on défie à Ancône en 1832, de la Pologne qui succombe, de l'Espagne qui s'insurge, de la Belgique qui se sépare de la Hollande, du Mexique qui menace nos nationaux, de l'Algérie où s'accomplissent, sous les yeux de l'Angleterre irritée et pourtant caressée, des faits d'armes d'une gloire immortelle, enfin de l'Orient autour duquel se groupent, par le traité du 15 juillet d'où la France est exclue, les quatre grandes puissances de l'Europe.

Nous parcourons tous ces faits à vol d'oiseau, et nous nous arrêtons, avec un bonheur que cette fois la prudence nous permet, à considérer la période religieuse qu'a ouverte la révolution de juillet, et dont l'auteur suit, toujours à la lumière d'une irréprochable orthodoxie, les écarts et les réparations. Nous l'accompagnons dans ses emportements, soit qu'elle saccage l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, l'archevêché de Paris et la maison de Conflans, soit qu'elle abatte les croix sur la voie publique ou les fasse tomber du haut de nos monuments. L'ouvrage esquisse en quelques traits vengeurs les sectes qui naquirent de la commotion des intelligences, avec la prétention de remplacer l'Eglise et de renouveler l'Europe, et qui ne vécurent que le temps qu'il fallait à la réaction du bon sens pour les tuer par le mépris ; dans ce dénombrement, M. Poujoulat, vivement attiré par le saint-simonisme, a oublié la pauvre Eglise française et l'abbé Chatel, l'un et l'autre de ridicule mémoire.

Les aberrations religieuses dont l'atmosphère d'alors était chargée pénétrèrent, par M. de Lamennais et son école, jusque dans le camp catholique. L'auteur, sans creuser bien avant les doctrines de cette milice ardente que ralliait un nom illustre, ne voile pourtant ni leurs erreurs, ni l'arrêt suprême qui les foudroya ; par contre,

XXI, p. 337; XXIV, p. 495; XXVI, p. 56; XXVII, p. 484; XXXI, p. 215, et XXXIV, p. 59. Il se compose de cinq chapitres : *Le Gouvernement parlementaire ; — Les Mariages espagnols ; — L'Italie et le pape Pie IX ; — La Suisse et le Sunderbund ; — La Réforme politique et la chute du ministère du* 29 *octobre* 1840. — Du gouvernement parlementaire, qui lui a joué un si méchant tour mais lui a valu tant d'honneur oratoire, M. Guizot est plus que jamais le partisan déclaré. — Sur les mariages espagnols, qui n'ont abouti à rien, ni pour la France, ni pour l'Espagne, il s'étend avec une complaisance que 240 pages ne suffisent pas à satisfaire, mais que le lecteur ne partagera pas dans la même mesure ; c'est exorbitamment long. Il a beau dire qu'il écrit pour l'avenir plus que pour le présent, qu'il prépare aux curieux, quand ils viendront, tous les moyens de bien connaître pour bien juger : ces dépêches, ces pièces diplomatiques innombrables, ces portefeuilles vidés, forment des montagnes de papier que le lecteur se hâte de franchir, d'autant plus qu'il sait d'avance que ces montagnes en travail accoucheront du néant. — Oh ! sur le terrain de l'*Italie et du pape Pie IX*, quelle belle bataille il y aurait à livrer à M. Guizot, et combien la victoire serait assurée sur lui, si la défaite n'était pas plus certaine encore du côté de certaines lois sur la presse ! Contentons-nous de dire que M. Guizot, au milieu des dernières fautes qui allaient l'emporter, se permet de faire la leçon à Pie IX, de conseiller ceci, de blâmer surtout cela, de traiter le pape en pupille et ses ministres en gens inexpérimentés qu'il faut instruire, en gens aveugles qu'il faut diriger. Et dans ce procès intenté au pape et à sa cour, il se fait un second de M. Rossi, qui n'avait pas encore dépouillé la défroque du carbonarisme lorsque le gouvernement de Louis-Philippe l'envoya en ambassade à Rome, mais qui allait revêtir l'homme nouveau en devenant le ministre de Pie IX. Au moins le ministre a généreusement expié et lavé dans son sang les erreurs et les fautes de l'ambassadeur. Ajoutons que M. Guizot admire et envie la fin sanglante et glorieuse de Rossi. Après l'avoir racontée, il écrit : « On dit qu'à quatre-vingt-« deux ans, en apprenant la mort du maréchal de Berwick, emporté, « devant Philipsbourg, par un boulet de canon, le maréchal de Vil-« lars s'écria : « J'avais toujours bien dit que cet homme-là était plus « heureux que moi ! » La mort de M. Rossi peut inspirer la même « envie, et il était digne du même bonheur (p. 415). » C'est la seule phrase émue du volume, la seule où vibre un regret. Du reste, c'est

partout un flegme imperturbable et un contentement superbe. En terminant l'histoire du Sunderbund, M. Guizot ne se reproche que de s'être trompé dans le choix de son ambassadeur en Suisse, « trop « prévenu pour le parti catholique et trop enclin à en espérer le succès, » et sur les ressources de ce parti, dont il espérait une résistance plus forte et plus longue. Il avoue que le droit, que tous les principes de gouvernement libre et d'ordre européen étaient en faveur du Sunderbund, et il ne regrette pas de lui avoir refusé une intervention matérielle; il regrette seulement les « alarmes excessives » que la prévision de la brièveté et de la facilité de la victoire des corps francs lui eût épargnées; car, en somme, « le mal fut moins grand » qu'il ne l'avait prédit (pp. 515, 517). Et même après l'événement, il ne se dit pas que c'était le renversement du vieux droit, du vrai droit, et l'avénement du droit révolutionnaire, c'est-à-dire du droit brutal de la force, que c'était le premier acte de la catastrophe qui allait l'emporter lui-même! Le moindre *mea culpa* est au-dessous de l'orgueil du protestant satisfait. Dans la question des *Réformes politiques*, aussi bien que dans l'affaire du Sunderbund, il se délivre un bill de pleine indemnité! On ne peut, en finissant ces *Mémoires*, que répéter le mot célèbre : « Rien appris, rien oublié ! » U. MAYNARD.

65. **LES MOINES D'OCCIDENT** *depuis saint Benoit jusqu'à saint Bernard*, par M. le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'académie française. — Tomes III, IV et V : *Conversion de l'Angleterre par les moines*. — 3 volumes in-8° de 504, 508 et 412 pages (1867), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 7 fr. le volume.

(Voir, sur les deux premiers volumes, notre tome XXIV, p. 412.)

Ces trois volumes forment une série à part, consacrée exclusivement à l'histoire de la *Conversion de l'Angleterre par les moines*. Grand et beau sujet, traité avec ampleur et magnificence, traité aussi avec un amour que l'auteur n'eût pas porté peut-être au même point, si le théâtre n'en avait été l'Angleterre. Anglais par sa mère, et plus encore par ses convictions et ses sympathies politiques, M. de Montalembert s'est attaché à l'Angleterre comme à une seconde patrie. On le sent dès le début de ce livre : « Il y a dans l'Europe moderne, à sept « lieues de nos plages du nord, un peuple dont l'empire est plus vaste « que celui d'Alexandre ou des Césars, et qui est à la fois le plus libre « et le plus puissant, le plus riche et le plus viril, le plus audacieux « et le plus réglé qui soit au monde, etc. (t. III, p. 3). » Ce qu'il faudrait rabattre d'un tel enthousiasme pour ce peuple, particulièrement

lorsqu'on le proclame « le plus religieux de toutes les nations de l'Eu« rope (ibid., p. 7), » ce n'est pas ici le lieu de le dire. C'est de ce peuple que M. de Montalembert a entrepris de raconter les origines chrétiennes, origines obscures comme toutes les origines, mais dont, à force de recherches et de patience, d'érudition et de critique, il a su éclairer la nuit. La foi est venue à ce peuple des papes et des moines; des papes, comme instigateurs, des moines, comme instruments. Les moines ont fait l'Angleterre comme les évêques ont fait la France; ils ont fait non-seulement l'Angleterre religieuse, mais l'Angleterre politique, et M. de Montalembert veut que l'Angleterre ait encore le tempérament qu'elle a reçu des moines. Il étudie donc les moines de la Grande-Bretagne, et avant l'arrivée des Anglo-Saxons, qui y détruisent l'édifice du christianisme primitif, du christianisme breton, et après l'invasion des conquérants, qui vont être à leur tour conquis à l'Evangile. C'est au pays de Galles, et par l'alliance poétique et religieuse des bardes et des moines, poètes eux-mêmes à leurs heures, que s'essaie la conversion des Anglo-Saxons. Une des figures les plus attrayantes de ce christianisme celtique est saint Cadoc, prince et moine comme tant d'autres, moine et poète. Mais l'antipathie des Cambriens pour les Saxons entrave l'œuvre religieuse, et l'Irlande doit envoyer des renforts aux moines du pays de Galles. Tous ces moines irlandais sont dominés par la grande figure de saint Columba, que non-seulement Augustin Thierry, mais plusieurs hagiographes et historiens ecclésiastiques ont confondu jusqu'ici avec son homonyme et compatriote, l'abbé de Luxeüil. Columba est une création de M. de Montalembert en un sens plus rigoureux que tel personnage romanesque ne l'est du romancier; car il était plus difficile et plus méritoire de tirer une figure si nette et si splendide du chaos des traditions les plus confuses, qu'un héros du milieu social ou du sein de l'imagination. M. de Montalembert le crée et le révèle, l'aime et le fait aimer; et, avec un peu moins de cette mollesse moderne qui ne va pourtant pas à son caractère, de ces concessions involontaires à une tolérance incompatible avec le sentiment et l'amour de la vérité et de la justice, il n'eût pas trouvé une dissonance chimérique entre certains actes terribles du moine et son doux nom de Columba; il nous l'eût fait aimer également et admirer davantage. Il nous raconte son origine royale, sa jeunesse et sa vie monastique en Irlande, son émigration en Calédonie, son établissement à Iona, l'*île sainte*, où la vue de la patrie tant aimée lui donne d'amers regrets et lui inspire des élé-

gies passionnées sur les douleurs de l'exil, mais ne peut l'arracher à son apostolat calédonien. Non que Columba renonce à sa chère patrie : il se rend à l'assemblée nationale d'Irlande, moins, il est vrai, pour y revoir ses proches et ses compatriotes, que pour y défendre l'indépendance de la colonie hiberno-scotique et sauver la corporation des bardes, et il entretient toujours avec les princes, les moines, les seigneurs et le peuple d'Irlande, les relations les plus cordiales. Prince lui-même aussi bien que moine, issu d'un pays marin et laboureur, mêlé par la charité à toutes les classes sociales, il est le protecteur des matelots et des cultivateurs, l'ami des pauvres et le vengeur des princes. D'ailleurs, il y a de tout dans ce moine, outre le moine : du grand et du peuple, du guerrier et du pacifique, du marin et du solitaire. Après l'avoir accompagné dans sa vie et dans sa mort au double flambeau de l'érudition et de l'amour, de la critique et de la foi, qui, n'en déplaise à notre école critique, s'entr'aident loin de se nuire, M. de Montalembert le suit dans sa postérité spirituelle, et rencontre, en pleine lumière historique, ces moines bénédictins dont Bossuet a dit : « L'histoire de l'Eglise n'a rien de plus beau que l'entrée de saint « Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compa- « gnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi Notre- « Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conver- « sion de l'Angleterre. » La reine Berthe était déjà chrétienne ; le roi Ethelbert courbe la tête sous l'eau du baptême ; l'Eglise de Cantorbéry est fondée, et en voici pour mille ans ! Cette histoire est connue. Ce qui l'était moins, ce qui avait besoin d'être discuté et éclairci, depuis que tant d'écrivains, et notamment Augustin Thierry, avaient fixé au berceau même de la conversion de l'Angleterre par Rome l'origine du schisme de Henri VIII, c'était le mode de gouvernement appliqué à l'Eglise d'Angleterre par le pape Grégoire et l'évêque Augustin, c'était la nature des dissidences qui séparaient les Bretons de l'Eglise romaine. M. de Montalembert a définitivement prouvé l'insignifiance de ces différends, qui n'avaient d'autre objet que la célébration de la Pâque et la forme de la tonsure monastique. Mais ces différends entre les moines bénédictins et les moines d'Iona, les moines celtiques, aggravés encore par une réaction païenne, n'entravèrent pas moins la conquête des missionnaires venus de Rome : après des missions infructueuses ou bientôt ruinées dans divers Etats de l'heptarchie saxonne, il ne leur reste que la métropole et l'abbaye de Saint-Augustin à Cantorbéry, qui demeurèrent les deux citadelles de l'esprit romain. — Ce

furent les moines celtiques qui reprirent en Northumbrie, et dans les autres Etats de la fédération anglo-saxonne, l'œuvre de conversion essayée et abandonnée par les successeurs de saint Augustin. Chose merveilleuse, ce fut un moine celtique, un moine de Sussex, l'Etat le plus réfractaire à la prédication évangélique, qui, en abandonnant la règle de ses premiers maîtres pour se rallier uniquement à la tradition et à l'autorité romaine, produisit dans l'Eglise d'Angleterre une révolution définive, et la rattacha pour de longs siècles au centre de l'orthodoxie. Nous avons nommé saint Wilfrid, qui occupe, dans le quatrième volume des *Moines d'Occident*, la même place que saint Columba dans le troisième. Au prix de quels sacrifices, de quelles persécutions, saint Wilfrid vint-il à bout de faire prévaloir l'unité romaine et la règle bénédictine, c'est ce qu'il faut lire dans le demi-volume que lui a consacré M. de Montalembert. Il faut y lire ses fondations monastiques, son épiscopat de Lindisfarne et d'York, sa lutte contre les traditions celtiques d'Iona, et même contre le moine grec saint Théodore de Cantorbéry, premier métropolitain de l'Angleterre, son rétablissement et sa deuxième déposition, ses épreuves nouvelles, où il n'est soutenu que par la grande et sainte reine Etheldreda, ses appels et ses voyages à Rome, ses emprisonnements et ses exils, ses dernières années et sa mort dans son monastère de Ripon : quelle vie! en lutte perpétuelle, non-seulement contre les restes du paganisme, contre l'erreur et le mal, mais contre la sainteté ; car Théodore, avec lequel il se réconcilia, et la plupart de ses adversaires, Ceadda, Cuthbert et tant d'autres, étaient tous des saints, imbus des préjugés de leur pays, et s'obstinant à les soutenir contre le représentant de la discipline romaine. Oui, quelle vie ! et aussi quel homme ! quelle grande âme, « virile et résolue, ardente et enthousiaste, d'une énergie in« domptable, capable tour à tour d'attendre et d'agir, mais inacces« sible au découragement et à la peur, née pour habiter les sommets « qui attirent à la fois les regards de la foule et la foudre (t. IV, « p. 384) ! » Wilfrid appartient à l'Eglise universelle; mais il est l'homme particulier de l'Eglise d'Angleterre. « Il nous offre le type « des qualités et des singularités de son peuple : l'obstination, le cou« rage, l'énergie laborieuse et infatigable, l'opiniâtre amour du tra« vail, la résolution de lutter jusqu'à extinction pour son patrimoine, « pour son honneur, pour son droit, *Dieu et mon droit!* cette fière « devise de l'Angleterre est écrite à chaque page de la vie de Wilfrid. « Au service d'une cause qui est devenue, par le malheur des temps

« et l'aveuglement des hommes, la plus impopulaire de toutes aux « yeux de la nation anglaise, Wilfrid a déployé toutes les vertus qui « sont le propre de ses compatriotes et les mieux faites pour leur « plaire. On sent palpiter en lui toutes les passions et tous les nobles « instincts de son peuple. Il faut être hébété par la haine, mille fois « plus aveugle que l'ignorance, pour ne pas saluer en lui le fils aîné « de cette race invincible, le premier des Anglais (ibid., p. 385). » En contemplant, dans le musée de M. de Montalembert, — car son livre est un musée de grands hommes, — ces belles et fières figures de Columba, de Wilfrid et de tant d'autres, on ne se demande plus, — comme d'autres se le sont demandé à tort, — pourquoi il l'a fait si long. Dans ce siècle de plats valets et de marionnettes cupides, où Diogène allumerait vainement sa lanterne pour trouver un homme, peut-on faire autre chose que louer un écrivain qui nous arrache au stérile présent pour nous transporter dans un passé fécond, dans un passé vilipendé par l'ignorance et la haine, et nous y montre en foule des hommes, de vrais hommes, chez lesquels la foi et la charité ont porté à des proportions gigantesques les qualités de leur nature et de leur race! Vivre avec des hommes, ne fût-ce que dans la retraite du cabinet et pendant quelques heures de lecture, quel bonheur, et dont nous devons remercier M. le comte de Montalembert! Et dire que ces hommes étaient des moines, ces moines si méprisés, si abaissés par les philosophes qui étaient aux genoux d'une Pompadour ou d'une Dubarry! Et dire qu'on élève une statue à leur chef Voltaire, et que nous seuls, chrétiens, fils de cette race virile, admirerons, dans notre impuissance d'en élever un semblable, le monument érigé par M. de Montalembert à la mémoire des Columba et des Wilfrid! — Merveille unique du christianisme! la gloire de Wilfrid, le grand homme de race royale, est éclipsée par celle de saint Cuthbert, un petit berger! C'est que Cuthbert représentait la vie spirituelle, supérieure à la vie publique, dont Wilfrid était la personnification. Et on ne saurait assez admirer, dans la même vertu et la même sainteté, la même force et le même courage, cette variété dans les productions du catholicisme. Ainsi, après Wilfrid et Cuthbert, les représentants de la vie publique et de la vie spirituelle, c'est saint Benoît Biscop, qui représente la science et l'art; ce sont Adamnan, Egbert, saint Aldelhm, qui, par des moyens divers, mettent fin à la résistance celtique; c'est le vénérable Bède, l'encyclopédie vivante de son temps; ce sont les rois moines, expiant sous le froc les brutalités sauvages de leur race, et aidant plus à la

vraie civilisation dans le cloître que sur le trône. Et tous ces moines descendus du trône ou montés des derniers rangs du peuple, sont les vrais ouvriers non-seulement de la conversion et de l'organisation religieuse de l'Angleterre, mais de son développement intellectuel, de ses travaux industriels et agricoles, de sa constitution sociale et politique. — M. de Montalembert consacre un dernier chapitre, et non le moins beau ni le moins touchant de son histoire, aux religieuses anglo-saxonnes, la plupart reines et princesses, qui, en vertu de leur double origine germaine et chrétienne, ont exercé sur la société de leur temps un rôle aussi important que les moines. Ce chapitre se termine par des pages émues, les plus belles peut-être que l'auteur ait écrites, et qu'à ce titre nous regrettons de ne pouvoir reproduire, sur la permanence de l'esprit de sacrifice dans l'Eglise de Dieu, sur le nombre et la persévérance des vocations contemporaines, où l'on sent vibrer la foi du chrétien, et la fibre récemment déchirée du cœur d'un père qui, pour ne pas éclater en murmures, n'a pu les écrire et les signer qu'au jour du vendredi saint. Citons-en au moins les dernières lignes : « Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, « il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté « et l'amour ? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel « elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa « proie ? qui prend toute vivante la chair de notre chair, et s'abreuve « du plus pur de notre sang ? Est-ce un homme ? Non, c'est un Dieu. « Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. « Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels « abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou « niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces « miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vo- « cations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le ré- « compenser du don qu'il nous a fait de lui-même, et ce sacrifice, qui « nous crucifie, n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour « d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous (t. V, p. 384). » A cet accent, on reconnaît que ce livre est non-seulement un livre savant, éloquent, mais un livre chrétien et pieux. Ce n'est pas M. de Montalembert qui effacera sa personnalité sous un « on dit, on raconte, » pour rappeler les miracles et les merveilles de la vie des saints. Ces miracles, ces merveilles, il les affirme franchement, hautement, sur sa foi et son honneur, et aussi, — et c'est là un des caractères singuliers de ce livre d'érudit et de chrétien, — au nom de la vraie science his-

torique et de la vraie critique. — Nous avions l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands ;* nous préférons l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les moines que vient de nous donner M. de Montalembert avec autant de science et de talent, et avec plus de bonne foi et de vérité.—En terminant, prions Dieu de rendre à l'illustre auteur une santé qu'il consacrerait à son sixième volume, et à cette belle histoire du grand moine saint Bernard, dont les *Moines d'Occident* ne sont que l'ample et splendide introduction.

U. Maynard.

66. **NYSA**, par M. Albert de Labadye. — 1 volume in-12 de 288 pages (1865), chez P. Lethielleux (*Récits de l'histoire de l'Eglise*); — prix : 1 fr. 50 c.

Nysa est un personnage fictif, dont les aventures ont été imaginées pour servir de cadre à l'histoire de Julien l'Apostat, histoire révoltante autant que véridique. D'abord le lecteur est porté à s'intéresser au César qui, n'étant que préfet des Gaules, ne déploie pas encore tout l'odieux de son caractère. Les victimes, d'ailleurs, intéressent toujours, et, à ce point de vue, ce prince, dont l'empereur Constance fait périr presque toute la famille, s'attire bien des partisans. La protection intéressée de l'impératrice Eusébia, la pitié du trésorier de l'empire, ont sauvé ce nouveau Joas de la proscription qui a frappé ses parents; mais, comme Joas, il a trompé toutes les espérances qu'on avait conçues de lui, et, de victime qu'il était, il n'a pas tardé à se transformer en bourreau. Ses progrès dans la route du mal sont rapides et effrayants. Livré aux détestables pratiques de la magie, le neveu du grand Constantin, mais aussi le descendant de Maximien-Hercule, héritier d'une race maudite, devient l'instrument de l'enfer; les meurtres, les persécutions dont se rend coupable le renégat, sont presque ses moindres crimes; il a cela de commun avec plusieurs empereurs ses devanciers, mais il les surpasse en scélératesse par l'audacieuse impiété qu'il déploie dans sa lutte insensée contre le Dieu qu'il a renié, lutte dans laquelle il est bientôt terrassé, et dont chacun connaît l'inévitable issue. L'auteur a orné ce récit de plusieurs scènes qui font frissonner, et qui satisferont la curiosité des amateurs de fortes émotions. Le tableau final surtout est le comble de l'horrible. Tout cela est, d'ailleurs, parfaitement conforme à l'histoire; M. de Labadye a fidèlement reproduit jusqu'au portrait physique de Julien, jusqu'à ses singulières manies, qui en font un personnage aussi ridicule que son caractère est odieux.

J. Maillot.

pour croire d'une manière rationnelle, il suffit de le vouloir, mais que, pour croire de la sorte, il faut le vouloir. La liberté n'est ni l'infaillibilité ni l'esclavage du faux.— Alors, pourquoi la foi s'impose-t-elle par un commandement exprès? N'est-ce point une tyrannie? Aucunement. Ordonner de croire, ce n'est pas assujettir la raison à la volonté. « Le commandement de croire, pour les incrédules, n'est « que le commandement d'examiner si l'Eglise n'est pas plus tyran- « nique en ordonnant la foi qu'en ordonnant la charité (p. 157). » Elle nous prescrit tout simplement d'user de notre raison, avec le secours de Dieu, pour conquérir la certitude religieuse. Cette certitude aura encore des ombres, c'est vrai; mais la foi naturelle à ce qu'on nous dit et à ce que nous voyons n'en a-t-elle pas? — Donc, rien de plus rationnel, en un sens, que la foi chrétienne. Donc, rien de plus déraisonnable que le doute obstiné. Donc la foi n'est pas seulement une vertu, mais elle est encore un devoir, quel que soit le point de vue duquel on la considère. Et la philosophie, en déclarant que l'homme est libre de l'adopter ou de la repousser selon son bon plaisir, s'attaque aux lois mêmes de la logique et de l'honneur. Elle est la condition nécessaire de l'homme ici-bas, l'épreuve de sa liberté et le principe de sa régénération glorieuse.

Voilà à peu près les idées générales développées par l'auteur. Nous ne voudrions pas affirmer, cependant, qu'elles aient occupé dans son esprit l'ordre que nous venons de leur assigner. M. de Cossoles, malgré la forme didactique qu'il semble affectionner, ne procède ni par induction, ni par déduction régulière, mais par sentences, à la façon de Pascal, et ne veille pas toujours assez à l'enchaînement logique. Il en est résulté des obscurités, des longueurs, des répétitions qui gâtent un peu les belles pages de son livre. Ajoutons qu'il lui a manqué, pour compléter son travail, une donnée théologique d'une haute importance. Bien qu'il regarde la foi comme une vertu surnaturelle, il ne l'a guère envisagée qu'à titre de conquête et sous la forme dont le raisonnement la revêt. C'est la mutiler si l'on va aux dernières conséquences. La foi est inséparable de la grâce, et toujours gratuite par un côté, car c'est la grâce seule qui la dépose dans l'âme inconsciente de l'enfant, et, sans la grâce, nous ne saurions jamais la conquérir ni lui faire porter ses fruits. — Malgré ces taches, néanmoins, ce livre est une œuvre excellente, qui mérite à son auteur l'admiration et la reconnaissance des catholiques. Si on le rapproche de celui que M. l'abbé Baunard a publié l'année dernière

sous un titre analogue (Voir notre t. XXXV, p. 459), on aura certainement ce qui a été écrit de mieux sur la plus grande maladie de notre siècle.
LE VERDIER.

90. LES ÉPOPÉES *françaises, étude sur les origines et l'histoire de notre littérature nationale,* par M. Léon GAUTIER; — *ouvrage couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres* (2ᵉ *prix Gobert*). — Tome II, grand in-8° de XVI-620 pages (1867), chez V. Palmé; — prix : 10 fr. (L'ouvrage aura 3 volumes.)

Dans cette œuvre vraiment française, M. Léon Gautier veut examiner successivement les épopées nationales dans leur histoire, dans leurs légendes et dans leurs héros, et enfin dans leur esprit. De ces trois parties, nous avons apprécié la première (t. XXXVI, p. 118); la deuxième, maintenant livrée aux lecteurs, est des plus riches; elle se résume dans ce mot : *la Geste du roi*. Oui, du roi par excellence, de ce géant qui remplit de sa popularité tout le moyen âge, et sur qui la Germanie, la France surtout, l'Italie, l'Espagne, ou, pour mieux dire, tous les peuples de l'Europe, ont épuisé leur fantaisie légendaire, de Charlemagne enfin. Vingt-quatre de ces romans ou chansons que M. Léon Gautier élève tous à la hauteur de l'épopée, paraissent dans cet énorme et splendide volume. Fallait-il les donner par ordre chronologique, ou subordonner logiquement la légende au héros, dérouler la vie de Charles le Grand depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir? L'auteur a préféré ce dernier plan, et il a bien fait; peu importe qu'une chanson du XIᵉ siècle heurte un roman du XIVᵉ, qu'un chef-d'œuvre brille à côté d'une ineptie. Toute objection est résolue, puisqu'on prend soin d'avertir du mérite et de l'ancienneté de chacun des romans qu'on analyse. Dans ce canevas rationnel, la *Geste du roi* est lucide; elle marche d'un pas ferme, elle intéresse toujours. D'abord une introduction qui en dit l'objet; puis dix-huit chapitres où la naissance de Charles, ses exploits en Italie, ses luttes victorieuses contre ses vassaux, ses guerres gigantesques en Espagne, en Saxe, un épisode de sa vie privée, une dernière révolte contre sa puissance, sa fin magnanime et le couronnement de son fils Louis, s'enroulent autour de vingt-quatre poèmes : six pour la naissance, l'enfance et les premiers combats : *Berte*,—le *Charlemagne* de Girard d'Amiens,—les *Enfances Ogier*,—les *Enfances Roland*,—la *Chanson d'Aspremont*, — le roman de Girars de Viane; — sept pour les combats contre les grands vassaux, en y adjoignant un lointain voyage : *Renaud de Montauban*, — *Ogier le Danois*, — *Jehan de Lanson*, — *Voyage à Jéru-*

salem et à Constantinople, — *Galien*, — *Simon de Pouille*, — *Acquin;* — deux pour les préliminaires de la guerre d'Espagne : *Fierabras* et *Otinel;* — six pour cette guerre : *Entrée en Espagne*, — *Prise de Pampelune*, — *Gui de Bourgogne*, — la *Chanson de Roland*, chef-d'œuvre de nos vieilles épopées, centre historique de tout le cycle de Charlemagne, — *Gaydon* et *Anséis de Carthage;* — trois autres ont trait à la guerre de Saxe, à la vie privée du roi, à une révolte suprême; ce sont la *Chanson de Saisnes*, — *Macaire*, — *Huon de Bordeaux;* le *Couronnement de Looys* nous place entre le vif crépuscule d'un règne prodigieux et la pâle aurore d'un autre. Voulant être complet, l'auteur a pris son bien ailleurs que dans la *Geste du roi :* il a puisé sobrement dans les gestes de *Garin de Montglane* et de *Doon de Mayence*. On lui en saura gré.

Mais comment exécuter ce grand œuvre? M. Léon Gautier a travaillé pour l'ignorance et pour la science : à l'une, le texte, à l'autre, les notices. Ainsi, deux livres dans un. Le texte, magnifiquement imprimé, captive le regard avant de saisir l'esprit; c'est l'analyse claire, pittoresque, vive, de chaque épopée. Que de verve et de spirituel entrain! il y en a trop peut-être dans certains détails érotiques de *Gaydon*, de la *Chanson de Saisnes*, etc. En vérité, les longueurs, les âpretés, l'insurmontable ennui de meurtrières batailles usurpant dix mille vers, disparaissent sous le charme; nous ne craignons qu'une chose, c'est que les pauvretés de maints poèmes ne s'effacent sous cette belle enveloppe, et qu'ils ne soient surfaits dans l'opinion. Qu'on veuille bien retenir que M. Léon Gautier, s'il ne décrit pas les platitudes, les signale du moins. Partout, du reste, il fait choix des meilleurs passages, il les traduit d'une main habile, et ce sont bien les meilleurs filons des veines que sa patience exploite. — Les notices, toutes en petit caractère, s'adressent à la science; elles se proportionnent à l'importance, à la popularité, au mérite des épopées diverses; quelques-unes, celles, par exemple qui commentent le *Voyage à Jérusalem*, l'*Entrée en Espagne*, *Macaire*, la *Chanson de Roland* surtout, sont fort étendues. Chaque notice est bibliographique, historique et littéraire : bibliographique, elle donne la date de la composition, le nom de l'auteur s'il est possible, le nombre de vers et la nature de la versification; elle fait connaître les manuscrits parvenus jusqu'à nous, les éditions imprimées et les traductions; ensuite elle énumère les travaux dont l'épopée a été l'objet; elle la suit dans son rayonnement chez l'étranger, dans ses variantes et ses modifi-

cations légendaires; — historique, elle analyse les éléments dont la légende s'est enrichie, qu'elle s'est assimilés et qu'elle a transformés; — littéraire, elle en apprécie sommairement la beauté artistique. — Ce qu'il y a de savoir condensé dans ces pages ne saurait se dire. Dans le texte, M. Léon Gautier était à l'aise; il écrivait avec ses fidèles souvenirs; quelquefois ses chansons étaient inédites, le plus souvent il avait eu des prédécesseurs : M. Paulin Pâris dans l'*Histoire littéraire de la France*, M. Gaston Paris dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, les savants rédacteurs de la *Bibliothèque de l'école des chartes*, le *Recueil des anciens poètes de la France*, les *Romans des douze pairs de France*, avaient présenté de remarquables analyses; les notices, au contraire, lui appartiennent en propre, et par droit de travail et par droit d'intelligence. Là, il passe tout au crible de sa critique; il ne s'inféode à personne, il juge tout avec indépendance. On voudrait, à certains moments, plus de preuves pour établir une opinion contestée; mais il serait difficile de pousser plus loin la recherche de l'inconnu. Il a fallu, certes, une rare puissance de volonté pour concentrer ici tous les rayons qui pouvaient et devaient illuminer cette littérature épique des anciens âges. Quelques-unes de ces lumières n'auraient pas été, ce nous semble, mal placées au texte. Les ignorants, qui sont des profanes pour les notices, aimeraient à savoir la valeur historique et littéraire des poèmes qui défilent sous leurs yeux; ce serait d'ailleurs alléger ces notices si chargées, bien que nous ne leur fassions pas l'injure de les appeler lourdes; de plus, il y a des répétitions presque inévitables dans cette forêt si dense de citations et de jugements; les travaux dont les chansons ont été l'objet, plus encore leur diffusion à l'étranger, font, sur plusieurs points, visiblement double emploi avec les variations et modifications de la légende; notons entre autres les pages 401, 407, 414, 416, 419, 474.

M. Léon Gautier reprend haleine trois fois dans ses longues explorations légendaires à travers les siècles, et à chacune de ces haltes il mesure d'un rapide coup d'œil l'espace parcouru; il s'arrête encore pour peindre, d'après les chansons de geste, Charlemagne et ses compagnons. *Non erat his locus*, lui dirons-nous. Puisqu'à la fin du volume il rapproche le Charlemagne de l'histoire du Charlemagne de la légende, ne convenait-il pas d'attendre que la légende eût donné son dernier coup de pinceau, de mettre ce portrait en regard de celui qu'on doit à l'histoire, de dire ensuite lequel des deux rend le mieux la physionomie du héros? De cette façon

peut-être, la disparate que présentent deux chapitres eût été prévenue. Quand l'auteur peint d'après la « Geste, » on dirait qu'il emprunte à l'histoire son dessin et son coloris : l'homme, le guerrier, le roi, lui semble sortir du sein des épopées tout radieux d'un éclat incomparable ; plus loin, il cite la légende devant l'histoire, et il accuse les poètes d'avoir amoindri la taille du roi, non pas seulement les poètes de la dernière heure qui ont livré aux railleries et aux mépris de la postérité un Charlemagne lascif, poltron, traître, couard, menteur, mais ceux du bon vieux temps, les admirateurs et les enthousiastes. Au vrai, la dernière thèse est la bonne ; oui, l'histoire, plus que la légende, est glorieuse pour Charlemagne, encore que celle-ci l'érige en thaumaturge à Jérusalem ; l'histoire est plus large, elle révèle sous le guerrier le roi civilisateur et législateur; sans taire ses fautes, elle dit sa grandeur souveraine, celle d'avoir été, sous l'étreinte de la barbarie, le plus haut représentant, non pas précisément de cette unité politique trop fictive que l'auteur admire, mais de la discipline, de l'autorité, de la lumière, mises au service de l'idée chrétienne.

Au point de vue littéraire, l'auteur persiste à qualifier *d'épopées* toutes les chansons qui composent le cycle de Charlemagne : le *Voyage*, un « fabliau pour rire (p. 327), » une épopée! *Jehan de Lanson*, — *Acquin*, — *Simon de Pouille*, — *Otinel*, — *Galien*, romans éclos dans le cerveau sans génie de quelques poètes de décadence, des épopées encore ! D'autres poèmes que ceux-là sont fabuleux ; comment seraient-ils épiques ? En tout cas, M. Léon Gautier ne pense plus à abaisser l'*Iliade* en présence de nos poètes; il se borne, et nous n'avons garde d'y contredire, à trouver dans leur anthologie des choses dignes d'Homère, supérieures même, pour l'élévation chrétienne des sentiments, aux produits les plus renommés de l'art païen. Au reste, les ressemblances qu'il signale entre les personnages des chansons de geste et ceux de l'*Iliade* ne prouvent pas uniquement l'unité de l'âme humaine dans tous les temps et dans tous les pays, mais encore une certaine familiarité de nos écrivains nationaux avec le vieil Homère ; ainsi s'expliquent, indépendamment des duels et des injures que s'adressent les braves avant le combat, les analogies entre Charlemagne et Agamemnon, Roland et Achille, Olivier et Patrocle, Turpin et Calchas, Estous et Thersite, Ogier et Ajax fils de Télamon, Girard du Fraite et Ajax fils d'Oïlée, Aude, la fiancée de Roland, et Briséis. Quant aux origines de nos épopées, M. Léon Gautier les croit toujours germaniques ; il voit aussi Charlemagne et ses

institutions visiblement marqués du caractère d'outre-Rhin. Suivant nous, Charlemagne est un Germain *francisé;* sa politique a l'empreinte franco-germanique. Dans ce mélange, toutefois, l'élément français domine, comme dans les meilleures de nos chansons; Charles ne parle que de « France la douce ; » Aix est « en douce France ; » voilà pourquoi Charles, lui seul, a produit de ce côté du Rhin toute notre épopée nationale, cent, deux cents chansons de geste, tandis qu'en Allemagne il n'a donné lieu qu'à quelques belles légendes, courtes, et presque toujours orales.

Après la *Geste du roi* viendront, dans un intervalle assez court, sans doute, les *Gestes de Garin de Montglane* et de *Doon de Mayence*, les *p tites Gestes ou Gestes provi ciales*, et le *Cycle de la croisade*. Quels labeurs en perspective; mais aussi que de belles moissons! Le patriotisme de M. Léon Gautier sera heureux de nous les offrir : ignorants et savants les attendent avec une égale impatience. GEORGES GANDY.

91. ETUDES *classiques de philosophie, conformément au nouveau programme* (*de* 1864), par M. E. LECLÈRE, ancien chef d'institution, officier de l'instruction publique, professeur à Paris; — 2e *édition*. — 1 volume in-12 de 272 pages (1867), chez l'auteur, rue Vaugirard, 12, chez Aniéré, et chez Ernest Thorin; — prix : 2 fr.

Cet ouvrage, fruit d'un long enseignement, deviendra, nous n'en doutons pas, l'un des manuels les plus goûtés de la jeunesse studieuse. Il contient, sous une forme abrégée, tout le cours de philosophie : psychologie, logique, théodicée, morale, histoire de l'esprit humain. En tête se trouve le programme officiel de 1864. Chacune des questions de ce programme est suivie d'un numéro auquel se rapporte, dans le texte du livre, le même numéro avec la réponse précise qu'il demande. Ces leçons, appréciées déjà par des auditeurs reconnaissants, seront d'une grande utilité aux élèves de philosophie dans les maisons d'éducation, à ceux qui se préparent aux examens du baccalauréat, soit pour les lettres, soit pour les sciences, aux jeunes gens qui désirent compléter, autant que possible, des études plus élémentaires, enfin aux jeunes personnes dont l'instruction serait inachevée si elles n'avaient point une connaissance sommaire des sujets qui y sont traités. La rédaction en est très-soignée au point de vue littéraire, et irréprochable au point de vue de l'orthodoxie. On y signalerait peut-être quelques définitions où les mots techniques ont été remplacés par d'autres moins usuels; mais nous ne voulons point blâmer ces changements que l'expérience a sans doute dictés à M. Leclère.

six méditations plus courtes que les premières, et insérées à la suite de celles-ci.

Sous ce titre général : *la Communion des saints*, l'éditeur a réuni dans le même volume les *Méditations sur les saints anges*, celles pour l'*octave de la Toussaint*, et un *Mois des âmes du purgatoire* par le même auteur.

Tout pour le ciel est une étude sur le bonheur de l'autre vie, qui ne manque ni d'originalité ni d'actualité. Tant que le pieux auteur se borne à considérer le côté moral de ce bonheur, il soulève contre lui peu d'objections; mais il n'en est plus ainsi lorsque, voulant prendre pour ainsi dire par leur faible les esprits sensuels, il essaie de leur montrer que les jouissances des sens dont ils sont si avides ne seront parfaites que dans l'autre vie. Sans doute il est loin de tomber dans le grossier paradis de Mahomet ou dans le walhalla des sectateurs d'Odin; mais nous savons si peu de chose des conditions physiques de notre existence dans la vie future, les révélations des prophètes et de l'Apocalypse qui y ont rapport se bornent si souvent à de pures allégories, qu'il convient d'être fort discret sur un pareil sujet. N'est-ce pas la recommandation que semble faire l'apôtre en assurant que *l'œil de l'homme n'a jamais vu, son cœur jamais soupçonné* le secret du bonheur céleste ? A. VISSAC.

105. **LA MÉMOIRE** *du cœur, traits de reconnaissance envers Dieu et envers les hommes*, par M. J.-M. DE GAULLE. — 1 volume in-8° de VIII-232 pages (1867), chez V. Sarlit; — prix : 2 fr.

« La reconnaissance, dit l'auteur, est la vertu des belles âmes. » Disons plutôt que c'est une vertu que tout le monde se flatte d'apprécier et de pratiquer; mais si l'on veut se rendre compte de toutes les formes diverses qu'elle doit revêtir, suivant l'origine et la nature des bienfaits qui doivent l'inspirer, il sera facile de se convaincre que le nombre des ingrats est infini. On peut en juger en parcourant seulement les titres sous lesquels sont groupés ici les nombreux exemples de reconnaissance proposés à notre admiration : reconnaissance envers Dieu, envers Marie et les saints, envers les pasteurs des âmes, envers les parents, envers les instituteurs, envers les maîtres et patrons. La plupart de ces exemples sont tirés de l'histoire de notre pays, et l'auteur cite fréquemment les documents où il les puise. Indépendamment de l'édification qu'elle est appelée à produire, cette lecture offrira une agréable variété, car les modèles sont choisis dans

toutes les classes de la société et dans les situations de la vie les plus différentes.

106. ŒUVRES *de Mgr* L'ÉVÊQUE DE POITIERS. — Tomes IV et V, — 2 volumes in-8° de 608 et 612 pages (1867), chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 6 fr. le volume.

Accueillons avec des éloges et des remercîments répétés tout nouveau volume qui reproduit les actes de nos évêques. C'est l'enseignement de nos chefs et de nos maîtres; ce sont les documents originaux d'une future histoire de l'Eglise de France; ce sont des monuments qui honorent l'Eglise universelle. Quelle collection des actes d'une administration civile quelconque pourrait, pour le courage, la conviction et le talent, soutenir le parallèle avec la collection des actes du plus humble de nos évêques? A plus forte raison s'il s'agit d'un évêque éminent entre tous, comme orateur et comme écrivain, par le mérite et le charme réunis de la doctrine, de l'éloquence et du style. Or, tel est sans conteste Mgr l'évêque de Poitiers. Orateur, c'est un des maîtres de la parole; écrivain, c'est un ouvrier; mais, successeur de saint Hilaire, c'est encore un docteur qui sort de ces limites diocésaines dans lesquelles une impiété mesquine et jalouse voudrait renfermer l'enseignement de nos évêques; qui, vigie posée sur le plus haut sommet, le sommet de la foi, de l'intelligence et du talent, signale et combat toutes les erreurs contemporaines. Non qu'il faille pousser plus loin la comparaison entre saint Hilaire et son successeur, moins encore, — comme l'a fait récemment un critique emporté par une admiration bien concevable, — comparer et *équiparer* l'évêque de Poitiers à Bossuet. Dans l'étendue et la richesse de sa doctrine, Mgr l'évêque de Poitiers a moins d'élévation et de profondeur; dans son style ample, harmonieux, coulant à rives pleines et tranquilles, il n'a rien de cette sobriété, de cette vigueur heurtée, anguleuse, torrentielle, qui forme le caractère du style unique de Bossuet. Il se complaît un peu trop dans la phrase qu'il fait si bien; il y a trop de mots, trop d'embonpoint et pas assez de nerfs, de charpente osseuse, dans son style. Riche surtout d'élégance et d'harmonie, ce style encore l'est moins de ces images dont se colorait le style de Bossuet au soleil d'Orient des Ecritures, au soleil d'Afrique des Tertullien et des Augustin. — Et pourtant, aucun de nos évêques n'a vécu dans un commerce plus intime et plus fructueux avec l'Ecriture et les pères, nul n'en a rapporté de plus riches trésors. Mais Mgr l'évêque de

Poitiers n'incorpore pas, comme Bossuet, ces richesses dans son style, il ne s'en fait pas une sorte de transsubstantiation : ce sont des ornements, des perles dont il se pare ; ce sont surtout des allusions, des applications d'un bonheur merveilleux qu'il en tire. Le chef-d'œuvre en ce genre est l'allocution prononcée dans la conférence ecclésiastique supérieure de Poitiers, au sujet d'une oraison funèbre d'un zouave pontifical qui s'était trompée doublement d'adresse, puisque le sujet en était un vivant et un indigne. Là, l'orateur abusé charge de sa défense saint Grégoire de Nazianze, qui, abusé lui-même, avait fait à faux l'éloge du philosophe Héron; il trouve un second avocat dans saint Augustin, et il dit avec lui : « Ce qui a été loué était louable en soi, et demeure louable en « plusieurs, bien que celui qui a été loué et dont le nom doit être à « jamais effacé, ne méritât pas la louange (t. IV, p. 350). » On n'a pas plus d'esprit, et les gens qui s'étaient fait de l'oraison funèbre une arme de ridicule contre l'orateur, ont dû, à la lecture de l'allocution, bien regretter leurs sottes plaisanteries. De même dans l'affaire des reliques de Charroux, longtemps thème de lazzis immondes dans une certaine presse (t. V, p. 539). En général, c'est en repoussant des attaques injustes que Mgr l'évêque de Poitiers est remarquablement heureux. On peut citer pour exemples sa réponse à M. Billault au sujet du fameux *Hérode III* (t. IV, p. 388), et ses deux lettres à M. de Persigny, qui, dans une lettre au cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, avait partagé l'épiscopat français en deux catégories (ibid., p. 208). Nous ne trouvons pas qu'il ait également réussi dans toutes les pièces publiées à l'occasion du mandement au sujet de la célèbre brochure *la France, Rome et l'Italie*, contre lequel fut prononcée une déclaration d'abus (ibid., pp. 145, 171, 173, 206, 228) ; mais il y a encore là des choses bien fortes et bien spirituelles. Du reste, c'est tout ce que nous pouvons dire de cette partie des œuvres, la plus piquante néanmoins, pour ne pas encourir à notre tour une déclaration d'abus qui serait pour nous autrement fatale. Nous serions plus à l'aise au milieu de ce qui est pure théologie ou pure piété; mais comment parler en détail des cent pièces environ dont se composent ces deux volumes : mandements et instructions pastorales, discours et oraisons funèbres, homélies et allocutions, exhortations et entretiens synodaux? Contentons-nous de signaler la *troisième Instruction synodale sur les principales erreurs du temps présent*, qui comprend près de deux cents pages du

cinquième volume (pp. 29-210). Nous avons déjà parlé (t. XV, p. 278, et t. XX, p. 495) des deux premières, qui ont été publiées à part, et qui chacune, en effet, comme celle-ci, forment tout un traité. Cette troisième aborde les plus récentes erreurs sur la nature divine, sur la Trinité, la création, l'incarnation et la divinité de Jésus-Christ, l'autorité et le gouvernement de l'Eglise, la politique chrétienne, c'est-à-dire qu'elle poursuit dans toutes leurs aberrations le libéralisme et le naturalisme contemporains. Cela suppose une lecture immense et éminemment intelligente, non-seulement des pères et des théologiens, mais des soi-disant philosophes et de tous les scribes de notre âge. — Combien riches et variés, combien instructifs et attrayants sont ces deux volumes, on le voit désormais, et c'est ce que nous voulions montrer. U. MAYNARD.

107. **MONSIEUR PROGRÈS**, par M. Maurice LE PRÉVOST. — 1 volume in-12 de 210 pages (1867), chez C. Dillet (*Bibliothèque de l'ouvrier*); — prix : 1 fr. 25 c.

Il ne suffit pas de constater, en s'en alarmant à trop bon droit, l'affaiblissement des principes de religion et de morale dans la classe la plus nombreuse, la plus incapable de se relever elle-même, celle des ouvriers; ce qu'il faut surtout, c'est travailler à guérir le mal dans le présent et à l'empêcher dans l'avenir. Ils l'ont compris, ces hommes généreux qui fondèrent parmi nous, au sein de nos grandes villes, là où l'air est plus empesté, les périls plus graves, ces admirables maisons appelées *patronages*, dans lesquelles les jeunes apprentis trouvent une famille, des amis, des protecteurs, et, chaque dimanche, la facilité d'accomplir leurs devoirs religieux unie à des divertissements honnêtes et à des exercices instructifs. Toutes les œuvres catholiques sont utiles; mais, en vérité, celle-ci semble être une des plus importantes, des plus nécessaires, des plus urgentes, dans ce temps si gros de bouleversements et de transformations futures. M. Le Prévost s'est occupé depuis longtemps des patronages; il leur a voué son temps, son zèle, sa parole, sa plume; il est un des fondateurs, des bienfaiteurs de l'œuvre, et l'un des plus actifs pour le développement et la bonne tenue de ces asiles populaires. Aujourd'hui encore, le voici offrant à ses petits protégés un livre fait pour eux, destiné à leur faire aimer ces réunions hebdomadaires, à les prémunir contre les séductions de ceux qui chercheraient à les en éloigner, et en même temps à leur montrer qu'il n'y a de bonheur que dans la fidélité aux devoirs imposés à l'homme par le Créateur.

« rée du 2 février. Ce furent les deux sœurs seules qui, selon le désir « de la duchesse, rendirent les derniers devoirs à sa dépouille mor- « telle. Elles veillèrent auprès du cercueil, dans la chapelle ardente où « il fut déposé jusqu'au 6 février, et pendant le service solennel qui « fut célébré dans l'église patriarcale de Venise. Après cette cérémo- « nie, sur l'invitation de Mgr le comte de Chambord, elles prirent « place parmi les dames d'honneur, et accompagnèrent leur vénérée « bienfaitrice jusqu'à Goritz, lieu de sépulture du roi Charles X. Ce « fut là seulement que les filles de la sœur Elisabeth dirent le dernier « adieu de cette vie à celle qui les avait aimées et protégées depuis « l'âge de trois ans (p. 158). » — Il y avait près de vingt-six ans que la sœur Elisabeth, morte le 26 août 1838, avait précédé dans la tombe, ou plutôt dans le ciel, la bonne duchesse. On lira sa vie, écrite avec foi et amour, et aussi avec un talent très-réel, qui a trop de charme peut-être et pas assez de vigueur pour peindre cette femme forte. Destinée d'abord à la famille religieuse de sœur Elisabeth, comme souvenir et comme manuel, comme histoire et comme morale de sa mère, il ne faut pas lui reprocher les nombreuses réflexions qui accompagnent les récits, et qui aideront ses humbles filles à retirer des faits tout leur enseignement. Pour les autres même, ces réflexions, quoique un peu hors-d'œuvre, seront une source d'édification, et, sans rien ôter au grand intérêt qu'offre ce livre, y ajouteront l'avantage d'une solide instruction religieuse.

111 **VOLTAIRE**, *sa vie et ses œuvres*, par M. l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers. — Tome II, in-8° de 644 pages (1867), chez A. Bray; — prix : 7 fr. 50 c.

Nous ne pouvons que remercier M. l'abbé Maynard de ne nous avoir pas fait attendre la fin d'une publication dont l'intérêt d'actualité est si vif, et qui a produit déjà dans le monde littéraire et religieux une impression profondément salutaire. — Le premier volume (Voir notre t. XXXVII, p. 419) a laissé Voltaire se préparant, sous le poids de sa disgrâce de courtisan malhabile, à chercher auprès de Frédéric II un adoucissement à un malheur que sa vanité blessée n'avait pas prévu (1750). Le second embrasse les vingt-huit dernières années d'une vie qui, toujours chancelante, semblable au roseau qui plie à tous les souffles et ne se brise pas, devait atteindre l'extrême vieillesse. A mesure qu'il avance dans sa carrière, Voltaire montre de plus en plus une activité fiévreuse; peut-être n'y a-t-il pas d'autre

exemple d'une vieillesse aussi agissante, aussi tourmentée, et, pour nous servir d'un mot vulgaire, aussi « rageuse. » Son avarice, sa courtisanerie, ses colères et son intolérance, ses fureurs surtout contre le christianisme, contre la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, grandissent d'année en année; sa fécondité semble inépuisable; sa guerre à l'*infâme* est de toutes les heures; il semble survivre à toute sa génération pour préparer l'immense incendie dont la pensée réjouit ses vieux ans, et que ses disciples, quelques années après sa mort, allumeront devant la France sanglante et asservie.

Ainsi qu'il l'a fait précédemment, M. l'abbé Maynard combine avec bonheur dans son cadre l'ordre chronologique et l'ordre logique. Le troisième livre nous montre Voltaire en Prusse, d'abord dans toutes les délices de la lune de miel, puis voyant son ciel d'azur s'obscurcir et s'apprêtant à divorcer avec le roi philosophe. Les deux chapitres *Voltaire et La Baumelle*, *Voltaire et Maupertuis*, nous le rep ésentent aux prises avec deux hommes qui irritent sa vanité. Surviennent ensuite les éclats de la disgrâce; les foudres royales frappent cette tête si abaissée pourtant; il se sauve à Francfort, et voici toute une odyssée où l'odieux le dispute au comique, la brutalité à la poltronerie. Là s'ouvre un épisode de la vie politique du vieillard. Pendant la guerre de sept Ans, il négocie et négocie; il pousse à la guerre, et il préconise la paix; mais, belliqueux ou pacifique, il travaille toujours « pour son couvent, » tantôt afin de rentrer dans les bonnes grâces de Frédéric, tantôt afin de regagner celles de Versailles et de revenir à Paris. Mais Louis XV résiste; Voltaire a beau se ménager mille intelligences dans la place, il ne peut y pénétrer par surprise, et les portes de la capitale lui restent fermées. Le voici donc à la recherche d'une résidence. Il est arrivé à la vieillesse sans avoir son chez soi; mais en traversant toutes les demeures seigneuriales et princières, il a su à chaque étape grossir son pécule; les calculs du financier et les tripotages du spéculateur ont été heureux; avec la somme énorme qu'il a réunie, il va pouvoir, lui petit bourgeois dont la jeunesse dissipée a été sans cesse aux expédients, et plus d'une fois aux emprunts usuraires, trancher du grand seigneur; il sera M. de Voltaire, M. le comte de Tourney; il dira « Mes vassaux » avec une fatuité de parvenu; il sera fier de ses droits de haut-justicier. Avant de sé fixer à Ferney et dans les premiers moments de ce nouveau séjour, le grand comédien joue des scènes domestiques fort peu édifiantes, dont M. l'abbé Maynard a surpris tous

les secrets : scènes avec Mme Denis, sa nièce, sa maîtresse peut-être, nièce digne de l'oncle, maîtresse digne de l'amant, laquelle, dans un jour de colère, lui jette cette virulente apostrophe que l'histoire a burinée : « Vous êtes le dernier des hommes par le cœur ! » scènes avec le secrétaire Collini ; scènes ici et là de jalousie, de lésinerie, de duplicité, dans lesquelles figure le singulier débat du châtelain de Tourney avec le président de Brosses ; scène aussi de sacrilége, où le menteur par excellence profane une première fois les saints mystères, en 1765, pour conjurer un orage qui menace son impiété lubrique ; acte abominable d'hypocrisie renouvelé en 1768 et en 1769, pour donner le change à la cour de France sur ses sentiments antichrétiens, pour cacher sous les livrées du dévot un travail acharné de destruction, et obtenir le retour à Paris, but constant de ses efforts pendant trente années.

Enfin il est à Ferney. M. l'abbé Maynard apprécie d'abord la vile splendeur du seigneur châtelain, du grand manufacturier : vile, en vérité, car le grand prôneur de liberté et d'égalité s'arrange pour ne rien payer au roi ni à l'Etat ; car le tolérant ne tolère que lui-même, son faste, ses succès d'affaires et sa gloriole ; car en retour des bons offices de Genève, il empeste cette ville de son théâtre, de ses écrits immoraux et impies, et rencontrant, à propos de spectacles, l'opposition de Jean-Jacques Rousseau, il l'accable de mépris et d'injures. —Mais il fallait prendre plus spécialement à partie le « bienfaiteur » de Ferney, l'apôtre de la tolérance et le redresseur de torts, le faux citoyen, le faux défenseur des droits du peuple et des intérêts de l'humanité. Relativement à Ferney, l'auteur révèle, sous l'infatigable entremetteur dans les troubles de Genève, l'homme habile qui veut une émigration pour opérer ensuite comme manufacturier ; sous le prestidigitateur qui improvise un village, l'industriel qui place fructueusement une immense fortune dont il ne sait que faire ; sous le « restaurateur » du pays de Gex, le prudent propriétaire qui veut délivrer ses terres et ses manufactures de la tyrannie des fermes générales. M. l'abbé Maynard consacre un très-remarquable chapitre à l'apôtre de la tolérance ; mais auparavant il met Voltaire en regard de Fréron, c'est-à-dire qu'il raconte, pièces en main, cette lutte mémorable où le persécuté, Fréron, mit au service de la vérité tant de modération et de justice, de spirituelle ironie et de critique savante ; où le persécuteur, Voltaire, mit au servicede sa vanité littéraire et de son fanatisme irréligieux tant de violence et de

calomnie, tant de bassesse et de rancune. Comme les deux Rousseau, comme Desfontaines, comme Maupertuis. comme tous ceux qui refusent de subir sa dictature insolente, Voltaire poursuivra Fréron d'une haine furieuse jusque dans la mort. Voltaire tolérant! quelle ironie! lui qui fut sans relâche la plus brutale personnification de la vengeance, lui qui ne souffrait ni un rival, ni un contradicteur, lui dont tout adversaire était forcément un scélérat, un ennemi du ciel et de la terre, qu'il fallait brider, bâtonner, jeter aux fers ou au gibet! — Les chapitres *Voltaire et les jésuites*, — *les Jésuites et les Crassy*, *le Curé de Moens et les de Croze* disent éloquemment ce qu'il en coûtait à quiconque, religieux ou simple prêtre, trouvait devant soi le mercantilisme sans délicatesse et l'avidité sans mesure de ce prétendu philosophe. On rappelle avec emphase Calas, Sirven, La Barre, Lally, les serfs du Jura, la petite-fille de Corneille: M. l'abbé Maynard dit la vérité, toute la vérité sur ces faux dévouements célébrés depuis un siècle par toutes les trompettes du philosophisme; le philanthrope de contrebande s'évanouit: reste le sectaire qui défend, en haine du catholicisme, quelques protestants ou libre penseurs justement ou injustement condamnés; qui, sous prétexte de faire triompher la liberté de conscience, veut l'anéantissement du christianisme; qui accepte, pour satisfaire sa vanité en faisant une bonne affaire, le patronage funeste de l'héritière d'un grand nom. On fouille vainement dans sa longue carrière pour y trouver un de ces actes dont la générosité franche part du cœur et va au cœur. Tout n'est pas en lui, sans doute, ladrerie, jalousie, cupidité, imposture; il avait de bons mouvements: parfois il obligeait, il aidait de sa bourse, il se mettait en campagne pour faire plaisir; mais qu'on approche, et on découvrira presque toujours sur cette obligeance, sur cette fidélité, sur cet élan, un reflet d'égoïsme; il escompte la plupart de ses services. C'est ainsi qu'en attaquant la main-morte pour émanciper les serfs du Jura, bien moins à plaindre qu'il ne le disait, il ne cherchait qu'une campagne contre les moines, contre ces parias qu'il mettait hors la loi et l'équité, les appelant voleurs et parlant de les dépouiller sans dédommagement, lui qui faisait renouveler des privilèges de Ferney, qui gardait le droit de main-morte sur plusieurs de ses possessions, qui n'affranchit jamais ses vassaux: comédien encore, et toujours comédien!

Et la Pologne! et le peuple! Ici, M. l'abbé Maynard a réuni, comme dans un catalogue aussi curieux qu'instructif, les phrases serviles du

courtisan. Il immole à coups de flagorneries une magnanime nation sur l'autel où fume son encens pour un Frédéric, tyran aux mœurs hideuses, pour une Catherine, dont la luxure est tachée de sang. Quelle philosophique volupté que la sienne quand il peut appeler la Pologne un « gâteau de roi! » Quel paroxysme d'enthousiasme pour les usurpations voilées d'astuce de Catherine! Elle est son « étoile du « Nord », et du Nord lui vient la lumière; et il signe : *votre vieil idolâtre*, ou : *le prêtre de votre temple*. Il chante même en son honneur un horrible *Te Deum : Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur*. Sa tolérance consiste à « forcer » les Polonais d'être tolérants ou heureux, comme il veut « forcer » la France à être tolérante, en se chargeant de fermer la bouche à ses contradicteurs par la censure, ou de briser leur plume par quelque *frère* puissant en cour.

Le Français, en lui, est à la hauteur de l'esclave des reines de la main gauche, du panégyriste de tous les vices couronnés. Faut-il rappeler cette immonde *Pucelle*, cette *Jeanne* sortie toute *infâme* d'un défi jeté, dans une orgie, à la France, à la religion et à l honnêteté, cette *Jeanne*, œuvre préférée de toute sa vie et charme souverain de son impudique vieillesse? Il est Français comme il est tolérant, désintéressé, pieux. Rien de honteux comme ses moqueries à l'endroit des Welches, comme les cris de joie que lui arrachent nos défaites, comme sa perpétuelle insistance à dénigrer son pays. Il est tour à tour ou en même temps Anglais, Allemand, Prussien, Cosaque; Français, jamais! Aime-t-il au moins le peuple, c'est-à-dire les petits, les souffreteux, les déshérités?... De cette « canaille, » l'aristocrate, l'opulent parvenu qui, à Ferney, double sa fortune à force de l'épuiser, comme il dit, en bienfaits de toutes sortes, n'a vraiment que faire! S'il n'avait tenu qu'à lui, l'ancien esclavage eût ressuscité en France pour y vivre à perpétuité. A cette vile espèce humaine il faut laisser « l'infâme, » qui n'est faite que pour son tailleur et son laquais...; la canaille... n'est pas digne d'être éclairée (t. II, p. 486); à elle tous les jougs sont propres. Est-ce qu'on a jamais prétendu éclairer laquais et servantes, cordonniers, tailleurs, selliers et autres gens de cette lie? c'était « le propre « des apôtres du Christ (ibid.); » quant à l'apôtre de la raison philosophique, il la réserve pour son cénacle de *frères*, avec le monopole des privilèges, des honneurs, des plaisirs et de la domination. Ah! c'est un grand citoyen et un rare philanthrope que M. de Voltaire!

Au quatrième chapitre de son IVe livre, M. l'abbé Maynard met en présence « Voltaire et l'infâme. » Ici respire le sectaire, le vieillard qui

ne paraît vivre pendant trente ans que de l'énergie imprimée à son débile organisme par le fanatisme de la destruction. Là sont les réfractaires, les ennemis et les neutres dans cette guerre dont rien ne saurait dire la violence et l'hypocrisie; là défilent, d'une part, Palissot, Le Franc de Pompignan, Trublet, Gresset, Montesquieu, les pasteurs génevois, et entre autres l'honorable Vernet, Larcher et Warburton, Buffon, Nonnotte, et enfin Patouillet, noms malheureux livrés aux risées de la secte; d'autre part, le tartuffe aux communions sacriléges, armé de l'*Encyclopédie* et du *Dictionnaire philosophique*, des parodies de la Bible, de *Candide*, de l'*Essai sur les mœurs*, le tartuffe se mentant à lui-même dans sa croisade, et abaissant son masque pour laisser voir au-dessous du vaniteux que la popularité de Jésus-Christ humilie, celui qui, comme les esprits de ténèbres, croit et tremble, mais ne peut aimer. Nous recommandons spécialement ce chapitre à tous ceux dont les mauvais livres et les mauvais journaux égarent le jugement au sujet de Voltaire. Comme dans tout l'ouvrage, l'impartiale justice y tient la plume, ne déclamant jamais, prouvant toujours. Eh bien, quand on voit là tout ce qu'il a fallu que cet homme dépensât de mensonges, de bassesses, jusqu'à quel point il a dû pousser la haine de l'honnête pour assouvir sa haine du chrétien, il est impossible de ne pas dire : une religion qui a *forcé* Voltaire à cette dégradation inouïe pour qu'il pût devenir son persécuteur, est assez vengée. Mais quelle flétrissure pour son siècle! Voltaire connu de tous, Voltaire marchant toujours par des chemins couverts à l'assaut du christianisme et de toute honnêteté, Voltaire reniant sans cesse ses criminelles productions, montrant, en Janus philosophe, une face dévote à ceux qu'il craignait et une face impie à ses frères, montait sans relâche dans la gloire; l'Europe allait s'agenouiller, à Ferney, devant le « patriarche; » il faisait tourner la plupart des têtes, et la faiblesse du pouvoir le laissait rentrer à Paris. La mort vint cependant : elle saisit le dieu dans l'ivresse de ses triomphes. Ses derniers jours sont racontés avec une lumineuse exactitude. A l'instant du terrible passage, le ricaneur disparut et fit place au frénétique. Oui, la mort de Voltaire fut horrible, c'est incontestable. Il ne s'éteignit pas avec la tranquillité du sage, comme on l'a dit : il y eut, dans cette agonie à jamais mémorable, du désespoir et des blasphèmes, des visions terrifiantes et une humiliation qui châtiait des moqueries sacriléges. Puis, la comédie de cette existence se pro-

longea jusque dans l'ovation posthume de 1791, dont l'auteur décrit avec verve la pompe grotesque, mouillée et crottée.

Arrivé au terme de sa tâche savamment et noblement remplie, M. l'abbé Maynard concentre ses deux beaux volumes en quelques pages où tout Voltaire, homme, penseur, écrivain, est jugé de haut, avec éclat et vigueur. A notre grand regret, nous n'avons pu citer; nous ne pouvons même nous flatter d'avoir fait passer dans ces quelques lignes la substance forte et colorée de ces pages. Qu'il nous soit permis, toutefois, de mettre sous les yeux du lecteur ces quelques mots qui résument tout le *héros* : « Au fond, Voltaire n'a ni élé« vation, ni émotion, ni grandeur; ce singe du génie amuse et diver« tit par la prestesse de ses tours, il n'enlève et ne touche jamais... « Chez lui, l'âme est toujours froide et stérile; l'imagination et la « tête seules prennent une certaine chaleur, seules elles agissent. « Aussi ne réussit-il à répandre sur ses écrits quelque chose qui res« semble à la passion, — sans en avoir toutefois la réalité, — que « lorsque, par une illusion calculée et non sentie, il se dépouille lui« même pour revêtir un personnage étranger. Et, encore ici, ce n'est « qu'un jeu : il se moque des autres et de lui-même, comme on le « voit dans sa correspondance, où il nous fait assister en ricanant à la « composition de ses tragédies. Ce n'est qu'un homme d'esprit, ou « plutôt un grand railleur... Parmi les innombrables ouvrages de « Voltaire, il n'en est pas un seul qui mérite ce grand nom de chef« d'œuvre, et il en est bien peu qu'on relirait encore, si la passion irré« ligieuse ne leur assurait une vie factice (pp. 638-639). »

Nous avons maintenant la statue vraie de Voltaire. Si elle ressemble à celle que Pigalle lui fit de son vivant, si elle ne montre à l'œil nu qu'un hideux squelette, à qui la faute? GEORGES GANDY.

112. VOLTAIRE *et la société française au* XVIIIe *siècle. — La Jeunesse de Voltaire*, par M. Gustave DESNOIRESTERRES. — 1 volume in-8° de VIII-492 pages (1867), chez C. Didier et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

M. Havin, avec sa souscription voltairienne, aura rendu un grand service, tout contraire à ses desseins; il aura érigé ou fait ériger un monument à Voltaire, mais non celui qu'il avait en vue; ou, du moins, si sa statue se dresse, vis-à-vis se dressera un monument littéraire plus solide et plus durable, qui bientôt renversera et brisera son marbre. La tempête refaite au nom de Voltaire va produire le dernier regain de documents sur cet homme, et ces documents, pu-

bliés, non plus tronqués, falsifiés et arrangés comme autrefois, mais entiers, exacts et sincères, comme l'exige la curiosité de notre âge, serviront à écrire cette histoire définitive, qui sera, pour le dieu de M. Havin, un pilori éternel. Grâce à la *réclame* du *Siècle* et à l'opportunité qu'il a créée si maladroitement, tous les portefeuilles vont se vider, toutes les archives, tous les dépôts, publics ou particuliers, vont rendre jusqu'à leur dernier chiffon voltairien, et il est à croire qu'avant un an il ne restera rien à publier ni à dire sur Voltaire. Dès lors, il n'y aura plus qu'à arranger les dernières pièces, qu'à faire le résumé présidentiel, et à prononcer un verdict infamant. Déjà, — outre les ouvrages annoncés à nos lecteurs, — on a publié *Voltaire et la police*, — *Voltaire à la Bastille* — *Voltaire au collége*, et autres opuscules dont nous les entretiendrons. On annonce des *Lettres inédites* de Voltaire, tout un dossier sur l'affaire des Travenols : encore une fois, le tam-tam du *Siècle* sera le rappel de toutes les pièces historiques, et pas une n'y manquera.

Nul n'aura contribué autant que M. G. Desnoiresterres à cette mise au jour des documents voltairiens. Au fond, M. G. Desnoiresterres n'est ni pour ni contre Voltaire ; c'est un curieux infatigable, un chercheur habile et heureux. Comme tout curieux et tout chercheur, il s'attache avec passion à ses découvertes, et comme Voltaire en est l'objet ou le centre, il aime Voltaire un peu plus que de raison. Mais, à tout prendre, il n'est pas voltairien. Voltaire ne lui est ni un drapeau, comme à M. Sainte-Beuve, ni un fétiche, comme à M. Havin ; il lui est seulement, répétons-le, un sujet d'études dès longtemps commencées, un centre et un axe autour duquel il veut ranger et faire tourner toute la société du XVIIIe siècle. Point de thèse, à proprement parler, dans ce livre ; point de théorie en faveur de la tolérance, de la libre pensée, etc. ; des pièces, et des pièces encore, cherchées avec une patience de bénédictin, découvertes avec la chance et le flair du meilleur mineur de Californie, discutées avec le tact et le sens d'un vrai critique, collectionnées avec le contentement d'un antiquaire, et formant, dans leur juxtaposition un peu hasardeuse et confuse, la biographie la plus minutieuse de Voltaire et le panorama le plus complet de la société de son temps : voilà ce livre. *Voltaire et la société française au* XVIIIe *siècle*, tel en est, songeons-y bien, le titre et le sujet général ; la *Jeunesse de Voltaire* n'est que le sous-titre, que l'objet particulier d'un volume qui devra être suivi de quatre ou cinq autres de même taille, si l'auteur continue et achève son grand ouvrage dans les

comme le centre autour duquel pivote tout le reste, et qui seule donne à l'histoire générale sa suite et son unité, comme elle a donné à la société moderne la vie et l'impulsion. Néanmoins, comme ce cours n'est point une histoire ecclésiastique, il convenait que l'histoire de France y occupât la place principale, et l'auteur l'a bien compris. Elle a compris aussi qu'un cours d'histoire ne serait pas complet, s'il ne comprenait un tableau, au moins abrégé et rapide, des mœurs, de la législation, des lettres et des arts. De la sorte, elle initie plus complétement l'élève à la vie des peuples dont elle lui fait connaître l'histoire, et elle la prépare à les juger, non pas uniquement d'après les événements qui les ont rendus célèbres ou puissants, mais encore et surtout d'après les vertus et les institutions qui les ont rendus meilleurs et plus heureux.

Cet ouvrage n'a pas la prétention d'être un livre de science et de discussion. Cependant, il est facile de reconnaître que son auteur n'est pas étrangère aux travaux récents dont l'histoire a été l'objet, et qu'elle a su en profiter soit pour l'exactitude de ses récits et la sûreté de ses appréciations, soit pour la réfutation des erreurs depuis longtemps acceptées et des préjugés encore en crédit. A un ouvrage qui n'a pas de prétention à la science, nous ne ferons pas querelle pour quelques légères inexactitudes et quelques jugements contestables. Il suffit que nous puissions affirmer que les élèves qui apprendront l'histoire en suivant le cours de la congrégation de Notre-Dame y acquerront une connaissance exacte des faits, y puiseront, avec un attachement filial pour l'Eglise, un respect sincère et un amour éclairé pour leur patrie et ses véritables gloires. Aussi souhaitons-nous que ce *Cours d'histoire*, après avoir servi de *manuel* aux jeunes personnes pendant leurs études, leur reste toujours comme un mémorial de ce qu'elles auront appris et qu'elles ne devront jamais oublier. A. MARCHAL.

114. **LES SAINTES AMES** *du purgatoire connues, aimées et soulagées*, par UN RELIGIEUX DE NOTRE-DAME DE LA TRAPPE de Saint-Lieu-Septfonts. — 1 volume in-18 de XII–408 pages (1866), chez Desrosiers, à Moulins, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr. 75 c.

115. **NOUVEAU MOIS** *des âmes du purgatoire*, ou *Méditations, prières, exemples et pratiques pour chaque jour du mois de novembre, avec l'office des morts*, par M. l'abbé Ant. RICARD, docteur en théologie, chanoine honoraire de Marseille et de Carcassonne. — 1 volume in-32 de VIII–248 pages (1866), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 75 c.

Le premier de ces deux ouvrages comprend deux parties bien dis-

tinctes : l'une est un véritable traité théologique sur l'existence du purgatoire et l'efficacité de la prière pour les morts ; l'autre se compose de trente méditations où sont examinés les motifs les plus capables de nous intéresser au sort des âmes du purgatoire. L'auteur ne se borne pas à des considérations vagues ou à des conjectures enfantées par une imagination féconde : il marche toujours appuyé sur l'Ecriture sainte, sur la tradition, sur les conciles et sur de nombreuses citations empruntées aux diverses liturgies. A chaque méditation il a joint un exemple. Certains points semblent demander des éclaircissements historiques; il a placé ces éclaircissements dans des notes réunies à la fin du volume. Deux approbations épiscopales, qui figurent au commencement, ne laissent aucun doute sur l'orthodoxie de sa doctrine.

Le *nouveau Mois des âmes du purgatoire* est un recueil de méditations sur le même sujet, mais beaucoup plus courtes que les précédentes et présentant un caractère plus ascétique. D'ailleurs, une bonne partie de ce petit volume est occupée par la messe et l'office des morts, et par d'autres prières. L'auteur a soin de prévenir qu'il a recueilli les meilleures pensées des ouvrages parus sur la matière et qui font vraiment autorité; aussi a-t-il la modestie de renvoyer la plus grande part du mérite de ce livre au P. Faber, à M. l'abbé Gaduel et au P. Munford.

116. JEANNE D'ARC, par M. H. Wallon, membre de l'institut, professeur d'histoire moderne à la faculté des lettres de Paris; — 2e *édition*. — 2 volumes in-8o de LXXII-376 et 456 pages (1867), chez L. Hachette et Cie; — prix : 12 fr.

Ce livre, dont nous avons rendu compte il y a sept ans (t. XXIII, p. 283), a obtenu sous sa première forme un beau succès; l'académie française lui a justement décerné le grand prix Gobert. Mais M. Wallon a l'habitude d'être sévère pour tout ce qui sort de sa plume. Il a donc repris en sous-œuvre son travail, et il l'a considérablement enrichi. L'introduction qui ouvre le premier volume est sensiblement améliorée; au lieu de s'intituler simplement la *France et l'Angleterre*, comme dans la précédente édition, elle se divise en trois chapitres : *la Guerre de cent Ans*, — *Charles VII et Henri VI*, — *le Siége d'Orléans;* elle contient des développements remarquables, — notamment à la page XXIV, — des notes et des dates qui en augmentent la valeur scientifique. Le tome premier a 376 pages; il n'en avait auparavant que 336; c'est qu'il renferme un livre de

plus, le quatrième, ayant pour titre : *Paris;* le livre cinquième : *Rouen*, qui terminait le volume, est reporté au commencement du tome second. Le deuxième tome a 456 pages; il n'en avait que 360.— Ces deux volumes ont donc subi des retouches importantes : comme l'introduction, le texte a plus d'alinéas, ce qui ajoute à la clarté du récit; il a été remanié avec le plus grand soin au triple point de vue grammatical, littéraire et scientifique. Quelques mots impropres, — ils étaient en très-petit nombre, — ont été éliminés; certaines phrases sont devenues plus nettes, plus rapides; en beaucoup d'endroits, les réflexions ont plus de force, les faits plus d'extension; en complétant le récit du procès, l'auteur a quelquefois retranché sans en changer d'ailleurs l'ordonnance; d'autre part, il en a accru par des citations l'intérêt dramatique. — Mais ce sont surtout les notes et les appendices qui ont été l'objet d'une sollicitude laborieuse. Précédemment, toutes les notes avaient été rejetées à la fin de chaque volume; maintenant il y en a de deux sortes : les unes, indiquées par des chiffres, accompagnent le texte au rez-de-chaussée des pages, et sont nouvelles pour la plupart; les autres, désignées par des lettres, répondent généralement aux anciennes, que souvent elles refondent ou étendent. Parmi ces notes tout-à-fait nouvelles, il y en a deux au premier volume qui seront spécialement remarquées : l'une réfute le sentiment qui fait écrire Darc au lieu de d'Arc; l'autre prouve que Jeanne d'Arc était Française et non Lorraine. Quant aux appendices, outre que les pages auxquelles ils se réfèrent sont toujours exactement indiquées, on en compte dix de plus au premier volume et onze au second. Et ce ne sont pas là les vaines fantaisies d'une érudition de luxe; si la science est immense, elle est partout motivée, partout elle jette sur des coins obscurs ou inconnus de l'histoire de Jeanne d'Arc une lumière heureuse.

M. Wallon persévère dans toutes ses opinions sur le caractère de l'héroïne et sur sa mission, et nous regrettons qu'il maintienne, au sujet de cette mission controversée, un sentiment diamétralement contraire à la vérité traditionnelle. Avec MM. Quicherat, de Carné et quelques autres catholiques, il croit toujours que Jeanne d'Arc, après le sacre de Charles VII à Reims, devait encore, de par Dieu, restituer au roi sa capitale, délivrer le duc d'Orléans et chasser l'Anglais de toute la terre de France. Sans passer sous silence les très-solides dissertations qu'ont publiées à cet égard MM. G. de Beaucourt (*Correspondance littéraire*, 25 avril 1860, p. 277) et le P. Gazeau (*Etudes*

religieuses, historiques et littéraires, janvier et mars 1866), il est loin de les présenter dans toute leur énergie, plus loin encore de les combattre avec bonheur. Nous ne pouvons ici, on le comprend, entrer bien avant dans ce débat; deux mots suffiront. M. Wallon perd de vue, ce nous semble, une chose grave : c'est que la seconde mission qu'il attribue à Jeanne d'Arc, par cela seul qu'elle n'a pas réussi, peut faire douter du caractère surnaturel de la première, et imputer le succès de celle-ci à des causes purement humaines. Au fond, il n'allègue rien qui établisse qu'après le sacre du roi, la mission, non pas seulement prophétique, mais divinement militante de la jeune fille, ait continué. Il tire son principal argument d'une lettre où elle aurait écrit : « Je suis venue de par Dieu pour vous bouter (les Anglais) « hors de toute France. » D'abord il n'est pas sûr qu'elle ait fait écrire ces mots; fussent-ils authentiques, ils s'expliqueraient facilement par l'influence décisive que la délivrance d'Orléans et le sacre du roi exercèrent sur l'expulsion totale de l'étranger. N'est-ce pas là, du reste, la pensée de M. Wallon lui-même? « Les voix, écrit-il avec « raison, ne lui ont pas dit (à Jeanne d'Arc) qu'elle entrerait à Pa- « ris, qu'elle chasserait les Anglais de toute la France, mais elles lui » ont dit que le roi entrerait dans Paris (avant sept ans! sa mission « militante pouvait-elle durer si longtemps?); que les anglais se- « raient chassés de France, et toutes les choses dont elle avait an- « noncé l'accomplissement au roi finirent, après tout, par s'accomplir « (t. I, pp. 172-173). » Ainsi, M. Wallon distingue très-bien les prophéties de Jeanne d'Arc de sa mission militante; mais où donc peut-il voir cette mission après le grand événement de Reims, puisque, de son aveu, Jeanne d'Arc n'était autorisée par ses voix ni à chasser complétement les Anglais, ni à faire entrer le roi à Paris, ni à opérer directement la délivrance du duc d'Orléans? Nous aimons à croire qu'une étude plus attentive lui fera écrire, à cet endroit, un erratum dans la troisième édition qu'aura bientôt, nous l'espérons, sa publication si estimable; il ne voudra pas y laisser une ombre, nous dirions presque une tache. Car enfin, si la mission de Jeanne d'Arc a été manquée, même une fois, n'est-il pas vrai qu'elle n'a eu Dieu pour garant ni avant ni après le sacre de Charles VII? Il faudrait donc adopter l'opinion tout anglaise des juges de Rouen; mais elle ne peut convenir au talent ni au cœur si français de M. Wallon.

Georges Gandy.

chiavélique, puis au jésuite Possevin, qui a fait avorter le projet de l'expurgation. — Au total, cette réhabilitation pleine d'embarras, de contradictions, de réticences et d'énormités, jette un défi à la conscience : elle essaie de diminuer la juste horreur qu'une doctrine flétrie depuis trois siècles nous inspire malgré nos abaissements. Ce livre n'obtiendra donc pas l'indulgence qu'il sollicite. Il sera frappé d'un blâme sévère : on y verra l'empreinte des idées contemporaines les plus mauvaises. GEORGES GANDY.

127. EXERCICES *spirituels*, par le P. PAGANI, provincial de l'institut de la Charité ;—*traduction* de M. Charles SAINTE-FOI.—1 volume in-18 de XII-582 pages (1864), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris ; — prix : 2 fr.

Ces *Exercices*, qui ont, quant aux principes et à la forme même, beaucoup d'analogie avec ceux de saint Ignace, se divisent en trois séries de méditations propres à autant de retraites spirituelles ; ils ont à peu près les mêmes sujets. Chaque série offre des méditations pour une retraite de huit jours, sur la fin de l'homme, sur la malice du péché, sur la mort, le jugement et l'enfer, sur la conformité de la volonté humaine avec la volonté divine, sur l'imitation de Jésus-Christ, et enfin sur l'amour de Dieu et du prochain. Les méditations sont au nombre de quatre pour chaque jour, outre une méditation préliminaire pour chacune des trois séries. Un appendice sur l'éminence de la vie religieuse termine l'ouvrage. — Bien qu'ils conviennent à tous les fidèles, puisque tous les chrétiens sont appelés à la sainteté et sont obligés par leur vocation de tendre à la perfection, néanmoins ces *Exercices* s'adressent spécialement à ceux que Dieu a daigné appeler à l'état religieux et à la pratique plus particulière des conseils évangéliques. Au surplus, ils sont à la portée de tous, et offrent un aliment abondant aussi bien pour l'esprit que pour le cœur. Ajoutons que le traducteur a su conserver la forme simple et claire du texte original. Cet ouvrage se recommande donc de lui-même à toutes les communautés religieuses, et aussi à toutes les âmes chrétiennes qui veulent se sanctifier dans le monde.

128. LES FRANCS-MAÇONS *et les sociétés secrètes*, par M. Alex. DE SAINT-ALBIN ; — 2e *édition, revue, considérablement augmentée, et suivie des actes apostoliques des souverains-pontifes Clément XII, Benoît XIV, Pie VII, Léon XII et Pie IX.* — 1 volume in-8° de XXIV-520 pages (1867), chez F. Wattelier et Cie ; — prix : 7 fr.

129. LES FRANCS-MAÇONS, *ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent*, par

Mgr DE SÉGUR. — 1 volume in-18 de 104 pages (1867), chez Tolra et Haton; — prix : 30 c.

Depuis quelques années surtout, la franc-maçonnerie fait beaucoup parler d'elle; ses divisions apparentes et parfois réelles, l'ardeur avec laquelle elle se mêle aux grandes discussions religieuses et sociales, la publicité qu'elle recherche de toutes parts, préoccupent l'opinion. Le livre de M. de Saint-Albin, qui répond à cette situation des esprits, parut pour la première fois il y a cinq ans, et fut épuisé en quelques mois (t. XXXIII, p. 401). La maçonnerie s'en émut, mais, dans son impuissance de le réfuter, elle se contenta des banalités de l'injure. Aujourd'hui, ce volume reparaît armé de documents nouveaux; il se développe dans de plus vastes proportions, comme une ligne de défense plus formidable que celle de l'attaque; il combat la franc-maçonnerie par elle-même, c'est-à-dire par ses rituels, par les discours de ses vénérables et de ses orateurs, par le *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, livre que les loges ont approuvé, par l'*Orthodoxie maçonnique*, du même auteur, et par d'autres ouvrages des écrivains du parti les plus autorisés, spécialement de Findel et de Rebold; il accumule les citations, il déchire tous les voiles. La conscience publique est enfin éclairée : qu'elle juge.

La franc-maçonnerie, qui ne le sait? s'enveloppe du manteau de l'innocence; les profanes la calomnient, car elle est la lumière, la sagesse, la charité, la science, le patriotisme. Si elle aspire à tout renouveler pacifiquement, c'est qu'elle veut changer le monde en Eden. Cette mise en scène n'impose pas à M. de Saint-Albin. Dans quatre chapitres acérés comme des glaives, mais où il ne descend jamais aux personnalités, il dévoile les origines de cette grande société secrète mère de toutes les autres, ses rites et ses grades, ses trames et ses métamorphoses; et s'il ne va pas jusqu'à nommer le chef terrible qui a tous les ateliers, toutes les loges, toutes les obédiences, tous les Orients, toute la maçonnerie extérieure et occulte dans sa main, il prouve que ce chef existe, et qu'au sommet de cette vaste conspiration qui menace toute religion, toute morale, tout ordre social, il y a un homme-légion dont l'œil et le bras sont partout.

Les origines de la maçonnerie sont une première révélation. Elle prétend remonter jusqu'à Eva, — n'est-elle pas une fille d'Eve? Le premier de ses aïeux c'est Caïn, fils d'Eva et de Lucifer; elle se rattache avec orgueil aux anciens mystères du polythéisme; elle avoue qu'au commencement du XIVe siècle le Temple, — cet ordre souillé

dont M. de Saint-Albin démontre à nouveau la culpabilité profonde, — fit alliance avec les francs-maçons; qu'en 1535, ceux-ci s'unirent d'une façon solennelle au protestantisme naissant; qu'ils embrassèrent fraternellement, au XVIII[e] siècle, les illuminés de Weishaupt; qu'aux approches de la révolution française ils multiplièrent les loges et les conventicules, et qu'ils n'ont cessé, depuis ce temps jusqu'à nos jours, d'agir sur les deux hémisphères pour les faire passer des ténèbres à la pure lumière des disciples du triangle, du compas et de l'équerre.

Plus que les origines encore, les doctrines de la maçonnerie mettent au grand jour les secrets de ses loges. Beaucoup s'imaginent qu'elle est déiste, qu'elle croit sincèrement à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme, que pour elle le devoir n'est pas un vain mot. C'est une erreur dont M. de Saint-Albin fait bonne justice. D'abord, la pompeuse devise : *Au grand Architecte de l'univers* ne proclame qu'un Dieu organisateur et non créateur; or, refuser à Dieu la puissance de créer, c'est le nier implicitement; et, en effet, la maçonnerie tient si peu au « suprême Architecte, » qu'elle accueille tous les libres penseurs, même les athées. Proudhon avait dit dans sa première initiation : Guerre à Dieu! il n'en reçut pas moins l'accolade, et les loges, à coup sûr, n'ont pas eu de frère plus dévoué. Il y a plus : la fameuse devise est comme un paravent qui dissimule le naturalisme et le panthéisme, le culte du grand Tout. L'âme n'est pas mieux traitée que Dieu : sur sa nature et sa destinée la maçonnerie ne sait rien, sinon qu'elle est une parcelle de l'âme du monde, du feu qui produit tout, et qu'au moment de la mort elle se perd dans ce grand foyer. La personnalité de l'âme ne survit donc pas à la dissolution des organes; dès lors, qu'est-ce que le devoir? un non-sens : le plaisir est la seule loi. Voilà ce qui se découvre au fond de la maçonnerie, quand on la prive du bénéfice des grands mots qui lui servent à tromper la vigilance des pouvoirs et la candeur des honnêtes gens.

Ce n'est pas tout. Elle tend à détruire, avec la religion et les mœurs, l'ordre social tout entier. Elle se dit étrangère à la politique, et, à l'en croire, elle en est la source la plus haute et la plus féconde; par sa devise : Liberté, égalité, fraternité, elle aspire à étendre sur toute l'humanité un niveau égalitaire. Ici, M. de Saint-Albin ouvre les annales de cette institution, annales anciennes et contemporaines, et met en pleine évidence le caractère antisocial de son action.

Et comment se cacher aux pouvoirs pour les aveugler et les perdre,

aux gens religieux pour les séduire, aux personnes de toute classe pour les enrôler? Comment parer de brillants dehors cette immense machine infernale? Là est le chef-d'œuvre de l'astuce. Les pouvoirs, on les captive par des grades qui leur laissent tout ignorer, on les caresse, quels qu'ils soient, de peur qu'ils osent renverser l'arche sainte; aux chrétiens, on présente une maçonnerie pieuse, qui ouvre la Bible sur une table au centre des réunions, qui ne respire que l'amour de Dieu et des hommes; devant les latitudinaires en matière de religion, on confond tous les cultes dans un embrassement maternel; aux mécréants les plus avancés, on donne le baiser de la tolérance; afin de se recruter dans tous les rangs, on flatte l'amour-propre et la curiosité par des réceptions théâtrales et des symboles, le goût du plaisir par les bals et les banquets, le goût de la volupté par une maçonnerie féminine dite d'*adoption*, le goût de la bienfaisance par une jactance philanthropique et humanitaire que les statuts démentent; toutes les passions, en tant que « divines, » comme elle les appelle, sont convoquées à concourir, sous le charme du prestige, à l'accomplissement du grand œuvre. De là deux maçonneries : l'une extérieure, l'autre cachée. La première met au service de la seconde ses artifices inépuisables; elle a la sottise et la corruption pour agents recruteurs; quant à l'autre, aussi longtemps qu'elle fait gravir à ses adeptes son échelle mystérieuse, elle les trompe, elle les maintient, en les nommant *enfants de lumière*, dans une nuit qu'elle éclaire progressivement des quelques rayons qui jaillissent de la profondeur du sanctuaire où se dérobe à tous les regards celui qui domine tout et sait tout.

Cette dernière maçonnerie sans cesse agissante, M. de Saint-Albin nous la montre à nu dans les trames qu'elle ourdit et dans les métamorphoses qu'elle subit. Fille de la révolution et révolutionnaire à son tour, elle est, comme sa mère, essentiellement satanique. Elle veut, par le matérialisme et l'athéisme que nous signalions tout à l'heure, refaire le monde à son image, remplacer la croix par le triangle. Dans ce but, elle forme la ligue de l'enseignement athée. Avis aux familles! — Pour s'emparer de la génération naissante, elle masque ses pensées traditionnelles de vengeance avec les symboles de la fameuse légende d'Adoniram; elle vante la liberté en enchaînant ses membres par un serment horrible, qui voue le parjure à tous les poignards de la secte; l'égalité, en réservant aux initiés le monopole des *lumières;* la fraternité, en demandant son triomphe aux conjurations d'abord, puis

aux guerres fratricides. Les ventes italiennes et les autres sociétés secrètes composent son armée militante, celle qui, au signal donné, se rue sur la civilisation chrétienne pour l'étouffer dans le sang. A l'heure qu'il est, elle se croit sûre d'une victoire décisive; ses journaux, ses livres, ses orateurs espèrent en finir, par la chute du roi-pontife, avec la vieille *superstition* qui a eu pour premiers ennemis Lucifer et Caïn. Ses haines contre la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, déjà transparentes dans les loges, s'affichent avec un cynisme sans précédent; les plus francs veulent effacer la devise menteuse qui honore le grand Architecte. Elle a sous son drapeau tous les enfants de la libre-pensée; elle patronne toutes les négations : la morale indépendante a ses affections les plus vives. Faut-il s'étonner que Pie IX après Clément XII, Benoît XIV, Pie VII et Léon XII, ait détourné l'univers catholique, sous les peines spirituelles les plus sévères, d'une affiliation dont les momeries cachent d'affreuses et criminelles réalités? M. de Saint-Albin, qui reproduit intégralement ces actes apostoliques, pousse un cri d'alarme qui est en même temps un cri d'espérance. Que son docte volume, malgré les répétitions et la diffusion du dernier chapitre, soit désormais le manuel de quiconque veut étudier la maçonnerie et s'en préserver.

Sous une forme à la portée de tous et avec cet accent spirituel et grave, doux et incisif qui lui est familier, Mgr de Ségur concentre en quelques pages, au point de vue moral et religieux, toute la substance du savant volume de M. de Saint-Albin. Il pose nettement toutes les questions, et il les résout avec une lumineuse netteté, non sans semer ses réponses de mots heureux, ni sans manier habilement l'ironie. — Qu'est-ce que la franc-maçonnerie où l'on n'est ni franc, ni maçon, la franc-maçonnerie qui n'est ni chantante, ni dansante, ni bienfaisante? Distinguons. Il y a le franc-maçon qui sait quelque chose et le franc-maçon qui ne sait rien. Sur les 8 millions d'adeptes, 500,000 membres seulement sont actifs : c'est l'aveu du monde maçonnique. On peut donc dire de la franc-maçonnerie que « le nombre « des sots y est infini. » Derrière cette multitude de dupes qui boit, qui chante, qui parle de morale, les vrais initiés des arrière-loges cachent leurs trames; ils veulent détruire le christianisme, l'Eglise et la société, et, en formant les sociétés secrètes, ils cherchent à bouleverser le monde, à substituer partout les droits de l'homme aux droits de Dieu. — Comment devient-on franc-maçon? Par le zèle des recruteurs : ceux-ci ont des arguments pour tous les penchants, pour toutes

les occasions, pour toutes les intelligences, pour toutes les classes. — Que se passe-t-il dans les loges? Dans les inférieures, on est trompé; dans les supérieures, on conspire. — La franc-maçonnerie est-elle une affiliation louable? Non, puisqu'elle se cache et exige de ses adeptes un serment illicite? — Est-elle religieuse et morale? Non, puisque, malgré le fracas des mots à effet, elle voue au christianisme et à Jésus-Christ une haine sans mesure, et qu'elle supprime les mœurs et Dieu même. — Est-elle bienfaisante? Non encore, elle méprise les pauvres et ne voudrait que des membres qui n'eussent jamais besoin de secours. — Est-elle puissante et agissante? Oui ; elle l'est par ses affidés qu'elle glisse partout ; elle l'est par sa presse, par ses écoles, par ses congrès, par l'abominable société des solidaires qui chassent Dieu du berceau de l'homme et de sa tombe, par les femmes qu'elle s'associe afin d'avoir par elles le cœur de la société. — Enfin, est-il permis d'être franc-maçon? Non évidemment : la religion, la morale, la raison, la dignité, la loyauté, tout ce qu'il y a d'honnête dans les sentiments repousse la maçonnerie ; en la condamnant, les papes ont été les courageux interprètes de la conscience. Donc, « ou catholique ou franc-maçon, il n'y « a pas de milieu. » — Et que faire en face de cette grande conjuration antichrétienne? Mgr de Ségur le dit en quelques mots : il faut obéir au pape et l'aimer ; il faut nous unir et combattre les saints combats ; il faut fuir les mauvais journaux, répandre les bons livres, sanctifier les enfants par une éducation chrétienne, ranimer l'esprit de famille, et tout cela sous la glorieuse bannière de la Vierge immaculée et de saint Pierre.

Cet excellent petit livre est un missionnaire ; puisse-t-il aller partout ! GEORGES GANDY.

130. GUIDE *consolateur des malades,* ou *Résumé de la doctrine chrétienne et motifs de consolation pour les malades,* par M. l'abbé A.-E. PAGES. — 1 volume in-18 de VIII-404 pages (1867), chez V. Sarlit ; — prix : 1 fr. 50 c.

Le prêtre appelé auprès des malades, dans nos grandes cités principalement et depuis l'affaiblissement trop général de la foi, rencontre devant lui quelque chose qui l'afflige et l'arrête au moins autant que l'insensibilité pour les choses de l'âme : c'est une profonde, une inconcevable ignorance ! On ne sait plus, on ne comprend plus rien de ce qui touche aux divines vérités de l'Evangile ; on a vécu pour le corps, sans soupçonner qu'il fût régi par un principe qui doit lui survivre : sauvons donc le corps, il n'y a que lui ! Tout

au plus consentira-t-on à voir le ministre de la religion comme un ami des heures douloureuses, et à l'écouter par un reste d'habitude ou pour complaire à une famille en larmes. De là tant de mérites faciles à acquérir et tout à fait perdus, tant de sacrements acceptés sans fruit, et trop souvent aussi repoussés par un cœur qu'on croit endurci, et qui n'est qu'environné de préjugés et de ténèbres. Vicaire dans une des grandes paroisses de Paris, souvent appelé auprès des malades, M. l'abbé Pagès s'est ému de cette situation, et il a songé à faire quelque chose pour cette triste mais intéressante partie du troupeau. Des livres, ces conseillers qu'on ne repousse pas et qui toujours eurent le don de se faire entendre, il en a cherché, il en a trouvé : mais les uns étaient d'une rédaction surannée, destinés à une époque où chacun savait à fond les éléments du catéchisme ; où il suffisait de frapper la pierre par une bonne parole pour en faire jaillir une étincelle de charité ; les autres s'élevaient à des hauteurs où ne peut atteindre le commun des esprits, et s'appuyaient sur des notions historiques, théologiques, littéraires, étrangères à la multitude ; ceux-ci étaient pour elle d'un prix inabordable, ceux-là glissaient sur ce qui frappe davantage une âme en proie à l'inexpérience religieuse. C'est alors qu'il s'est décidé à mettre lui-même la main à l'œuvre, et à traiter ces matières sous le rapport populaire et pratique, telles qu'il les envisageait et les souhaitait.

Et vraiment il a réussi. Evitant les défauts qu'il a constatés ailleurs, développant clairement, simplement, sans phrases et sans prétention, ce que maintes fois son ministère lui a suggéré en pareilles circonstances, il s'attache à instruire, à faire un catéchisme élémentaire, mais sans en avoir l'air, sans prêcher, sans alléguer des considérations difficiles, et toujours en émaillant ses pages de traits d'histoire et d'exemples qui vont naturellement dompter et attendrir le cœur. Toute la doctrine est passée en revue, du moins dans ses lignes principales, indispensables au salut. C'est l'objet d'une première partie, embrassant quinze chapitres subdivisés en paragraphes courts et méthodiquement disposés. — La seconde se compose de quelques exercices de piété, de prières, de réflexions et de conseils, qui pourront servir tout aussi bien aux personnes placées auprès des malades à titre d'obligation qu'à titre de charité. Ces personnes ajouteront, suivant les circonstances, aux pensées indiquées, en leur donnant un développement facile à trouver dès qu'on est sur la voie, et, en tout cas, les malades eux-mêmes recueilleront le plus évident profit du

langage pieux et consolant qu'on leur tient ici. L'examen de conscience placé dans le volume leur rendra la confession moins difficile; des pensées tirées de l'Ecriture sainte et des pères les conduiront doucement au repentir qui appelle la miséricorde; des formules de soumission à la Providence, de désir d'expiation, de reconnaissance pour la lumière reçue, ne laisseront dans leur conscience réveillée ni stérilité ni fatigue. Ce petit mais substantiel volume justifie complétement son titre, répond aux intentions de M. l'abbé Pagès, et comble une lacune dans nos catalogues chrétiens : à tous ces titres, nous le recommandons, et nous sommes d'avance assurés du bien solide qu'il procurera en quelque lieu qu'il pénètre. V. Postel.

131. HISTOIRE *populaire des papes*, par M. J. Chantrel; — 3e *édition.* — Tomes II et III, *les Papes du moyen âge;* — tome IV, *les Papes des temps modernes;* — tome V, *les Papes contemporains.* — 4 volumes in-8° de 630, 580, 592 et 602 pages (1866), chez C. Dillet; — prix : 6 fr. le volume.

Nous arrivons bien tard pour parler de la publication, complète maintenant, de cette nouvelle édition de l'*Histoire populaire des papes;* nous ne pouvons plus guère que constater le succès qu'elle a obtenu (Voir notre t. XXXIV, p. 131). Aussi, ce succès même réduit singulièrement notre tâche : il nous suffira de rappeler en quelques mots le dessein du travail dont il s'agit. L'auteur a eu évidemment pour but de faire ressortir, d'une part, les luttes à peu près continuelles que la papauté eut à subir dans la suite des siècles, et, d'autre part, l'action bienfaisante et éminemment civilisatrice de cette divine institution. Il a voulu nous la montrer toujours attaquée et jamais vaincue, toujours en lutte et à la fin toujours triomphante, mais mettant surtout ses victoires et sa force au service de l'humanité, ne cherchant qu'à ramener ses ennemis eux-mêmes à la saine doctrine, ne se vengeant de leur ingratitude que par de nouveaux bienfaits, et ne combattant, enfin, que pour la défense de la vérité, pour la sauvegarde des droits de l'Eglise, pour la gloire de Dieu et le salut du monde.

A raison même de la juridiction universelle qui appartient au pontife romain en tout ce qui concerne la religion, l'histoire de la papauté devient une histoire de l'Eglise. Cependant, M. Chantrel s'est surtout attaché aux faits où se montre plus visiblement l'action directe des souverains-pontifes, et il a imprimé ainsi à son livre un caractère particulier qui répond parfaitement au titre qu'il lui a donné.— Un autre objet qu'il avait en vue, et qui entrait comme né-

cessairement dans son dessein, c'est la justification de certains pontifes sur lesquels la haine, le préjugé ou l'ignorance ont fait peser d'ignominieuses accusations. Des recherches savantes, des documents inédits ou trop peu connus, un exposé impartial des faits, sont venus rétablir la vérité et venger des mémoires injustement outragées, en prouvant péremptoirement l'exagération malveillante, et souvent même la fausseté absolue des accusations accumulées sur elles. Au surplus, un lecteur impartial et sans prévention ne pourra s'empêcher d'admirer dans l'ensemble des faits, et de bénir l'heureuse influence de la papauté dans le monde, et l'activité qu'elle n'a cessé de déployer pour le maintien et la diffusion de la vérité, aussi bien que pour la revendication des droits de l'Eglise et de chacun de ses membres. Il suffira, pour cela, de jeter un coup d'œil sur le simple exposé des matières dont se composent les quatre volumes qui nous occupent.

Le tome deuxième est divisé en cinq sections dont les titres sont : les papes et le monothélisme depuis Sabinien, successeur de saint Grégoire le Grand, jusqu'à saint Grégoire II ; — les papes et la royauté temporelle, depuis le pontificat de saint Grégoire II jusqu'à celui de saint Léon III ; — saint Nicolas le Grand et son siècle ; — Silvestre II et le siècle de fer ; — saint Grégoire VII et l'indépendance de l'Eglise. A ces divers titres se rattachent, suivant l'ordre des temps, l'histoire de Mahomet, les saints du VIIe siècle, l'hérésie des iconoclastes, saint Boniface, la fable de la papesse Jeanne, le schisme de Photius, la conversion des Bulgares, Hincmar, archevêque de Reims, les mauvais papes, le schisme des Grecs, les Normands, enfin les faits extérieurs du pontificat de saint Grégoire VII, ses rapports avec les divers princes de l'Europe, et en particulier avec l'empereur Henri IV. Relativement à ce dernier point, l'auteur n'a pas manqué de justifier saint Grégoire VII des empiètements qu'on lui reproche sur le domaine des princes séculiers ; mais nous regrettons qu'il ne soit point entré dans de plus grands développements, et qu'il ait pris le parti de renvoyer à la dissertation de M. l'abbé Gorini sur saint Grégoire VII. Même dans une histoire *populaire* des papes, on devait s'attendre à une étude plus complète sur une matière si importante, et qui se lie si intimement à l'exercice de la juridiction pontificale.

Le tome troisième embrasse une période d'un peu plus de trois siècles, de 1086 à 1417. Il se subdivise également en cinq sec-

tions, qui nous présentent successivement les papes et les croisades; Innocent III et son siècle; les papes du XIIIe siècle; Boniface VIII et son temps; les papes d'Avignon et le grand schisme. Quoique forcé d'abréger, l'auteur n'a pas manqué de faire ressortir davantage certaines grandes figures historiques qui ont apparu alors pour le bonheur ou pour le malheur de leur siècle; nous signalerons en particulier Eugène III et saint Bernard, Alexandre III et l'empereur Barberousse, Innocent III et les Albigeois, saint François d'Assise et saint Dominique, les ordres religieux et militaires, l'empereur Frédéric II, le roi saint Louis, etc. Mais, nous le répétons, c'est surtout à la justification des papes que l'historien s'attache, et ici, il l'a fait spécialement pour les papes d'Avignon, en montrant, comme il le dit lui-même, « qu'ils valurent mieux que « la réputation qui leur a été faite par des historiens hostiles ou « trop crédules. Les papes gagnent à être vus de près. A mesure que « les études historiques deviennent plus sérieuses, plus impartiales, « la figure de ces pontifes qui ont présidé aux destinées de l'Eglise et « de l'humanité grandit et s'épure ; on est étonné de ne rencontrer « que des vertus là où l'on s'attendait à gémir sur des vices odieux, « et, dans les circonstances les plus défavorables, de n'avoir à déplo- « rer que des faiblesses, apanage de la nature humaine, et non des « crimes et des prévarications. La papauté, même lorsqu'elle est re- « présentée par des sujets moins dignes ou moins capables, reste « toujours fidèle à sa mission : elle demeure la plus puissante et la « plus invincible protectrice de la foi, de la discipline, des mœurs et « de la justice (t. IV, p. 1). »

Le tome quatrième étudie les papes des temps modernes, c'est-à-dire les papes du XVe siècle : le pape Alexandre VI, les papes et le protestantisme, saint Pie V et Sixte-Quint, les papes et le jansénisme. C'est donc une période de près de trois siècles, de 1378 à 1655, et l'on sait l'importance des événements qui l'ont remplie. Signalons le grand schisme d'Occident, qui aurait anéanti l'Eglise si elle n'était pas indestructible; la lutte de l'Europe, et en particulier de la papauté, contre les Turcs; les guerres de Jules II; la renaissance sous Léon X; les assauts livrés à l'unité de l'Eglise par Luther, Calvin et Henri VIII d'Angleterre; la réforme catholique et le concile de Trente; l'institution des jésuites; les guerres de la ligue en France et l'abjuration de Henri IV; enfin, les démêlés des papes avec Louis XIV, et les efforts du jansénisme.

Avec le tome cinquième nous arrivons aux papes contemporains, et à l'histoire des attaques livrées à l'Eglise par le gallicanisme, le philosophisme et la révolution. Après avoir retracé rapidement la lutte de la papauté contre les deux premiers de ces ennemis et le jansénisme, l'auteur présente l'Eglise aux prises avec la révolution sous le pontificat de Pie VI ; la papauté captive dans la personne de Pie VII, sous le premier empire, puis rentrant triomphante dans Rome ; enfin, après un court aperçu sur les successeurs de Pie VII, il s'attache avec amour à faire ressortir la grande et noble figure de Pie IX, dont il raconte les vertus et les épreuves. Des réflexions pleines de sagesse et de modération sur la situation actuelle terminent le volume et l'ouvrage. Qu'on nous permette de terminer nous-mêmes notre compte rendu en répétant avec M. Chantrel que la papauté ne fait que grandir au milieu des épreuves dont elle est assaillie ; que bientôt on s'étonnera d'avoir pu méconnaître ses bienfaits et de l'avoir combattue ; que la tempête qui sévit en ce moment s'apaisera, et que la lumière brillera à tous les yeux. « Si les jours « que nous traversons sont mauvais, souvenons-nous que l'Eglise en « a vu de plus sombres et de plus menaçants. Si l'on peut dire qu'au- « jourd'hui toutes les craintes sont permises, souvenons-nous que « toutes les espérances le sont également, et soyons sûrs que toutes « les espérances se réaliseront (t. V, p. 599). » M. Dardy.

132. **MAXENCE HUMBERT**, par M. Amédée Achard. — 1 volume in-12 de 246 pages (1867), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr.

Dans une humble campagne vivait l'honorable docteur Humbert, qui songeait plus à l'honneur de l'art et au soulagement des malades qu'à sa fortune. Un jour, une chaise de poste se brise auprès de son petit castel, et un homme en sort légèrement blessé ; le médecin accueille l'étranger, le soigne avec bonté, et le voit partir sans savoir de lui autre chose que son nom. Humbert meurt bientôt, ne laissant point de bien, mais, en revanche, certaines dettes que sa veuve ne se met guère en mesure de payer, par suite du peu d'ordre qui a toujours régné dans le ménage. Le chagrin la tue à son tour, et, en expirant, elle laisse échapper sur sa fille un cri de douleur qui retentira éternellement dans le cœur de celle-ci. Maxence, — c'est le nom de la jeune fille, — est adoptée par une respectable douairière sans enfants, Mme de Courtheson, qui l'amène à Paris et veille sur son éducation. Naturellement, — quel roman s'aviserait d'une supposition contraire ? —

Maxence est une perfection de beauté, de simplicité et de sagesse. Un vieux savant, professeur au jardin des Plantes, un homme qui ne rêve qu'alambics et cornues, bon d'ailleurs et d'une incomparable naïveté, s'attache à l'orpheline sans même s'en apercevoir, et, apprenant un jour qu'elle est recherchée par un jeune employé, déclare que la chose le contrarie, et que, s'il y a quelque projet de mariage, c'est à lui qu'on doit la préférence. Maxence devient donc Mme Clavel. Sa protectrice, ayant placé tout son avoir en viager, ne peut lui donner que quelques bijoux et quelques meubles; mais le savant possède un peu de fortune, et l'on attaque assez courageusement la pratique de la vie réelle. Or, la préoccupation de la nouvelle épouse est celle-ci : « Je ne « veux pas que mes enfants entendent un cri de désespoir comme celui « de ma mère à son agonie ! » Dieu ne lui donne qu'une fille, ange d'innocence, elle aussi, idéal stéréotypé en pareil cas. L'enfant grandit : une liaison se forme avec le fils d'un riche industriel ; mais il faut une dot, et même assez ronde. Ici commence l'intrigue : par amour pour sa fille, désireuse d'assurer cette alliance, Mme Clavel accepte les avances du comte de Bruxshall, un blasé de la finance et de l'industrie, l'homme à la chaise de poste, qu'elle a retrouvé dans le monde : une liaison s'ensuit, qui dure longtemps, jusqu'à ce que notre savant l'apprenne par hasard dans un chemin de fer d'Allemagne. Vite il accourt à Paris, le désespoir au cœur ; il provoque le comte ; la rencontre a lieu ; mais, au moment où les pistolets vont être déchargés, il tombe foudroyé par une congestion cérébrale et reste à moitié fou. Maxence veut mériter son pardon par les soins dont elle entoure l'infortuné savant : ne pouvant l'obtenir, elle s'empoisonne... Clavel se retire chez son gendre, et survit peu à tous ces malheurs.

Tel est le récit de M. Achard. C'est, avec quelques nuances, un des thèmes les plus ordinaires du roman. Les caractères y sont parfaitement tracés et se soutiennent bien jusqu'au bout. On aime ce bon Clavel, un enfant par le cœur ; on aime cet autre jeune homme, Etienne, qui a rencontré Marie et qui fait tout pour l'obtenir ; on a de l'indulgence pour la mère coupable elle-même, parce qu'au fond elle a été entraînée sans que la corruption l'ait guidée. D'ailleurs, elle expie si durement sa faute ! Plusieurs autres personnages, entre autres le banquier, père d'Etienne, sont présentés avec un intérêt saisissant. Au fond cependant, ce livre n'offre pas une leçon morale. On le lit comme on assiste à un drame, sans en retirer

« qu'elle me vit elle sourit et me fit mille caresses, me prit avec ses mains « et mit sa tête dans mes bras; je la tins ainsi jusqu'à ce qu'elle eût « rendu le dernier soupir; j'étais plus morte qu'en vie (pp. 46, 47). » Ces pages, traduites de l'espagnol sur l'original, nous montrent sainte Thérèse non plus sous son aspect austère et extatique, mais sous des traits aimables et presque enfantins. Elles nous confirment dans cette pensée que la véritable sainteté est loin d'exclure la bonhomie et un reste de simplicité. La véritable vie divine est sans fard et sans apprêt. Il y a là quelque chose qui nous rappelle saint François de Sales. Si l'auteur avait enrichi son livre de plusieurs trouvailles de ce prix, nous pourrions lui pardonner bien des négligences.

LÉONCE DE LA RALLAYE.

146. **LES VERTUS** *chrétiennes en action*, ou *Traité tout en histoires des vertus chrétiennes et des défauts à éviter ou à combattre*, par M. Ed. LALANDE. — — 1 volume in-8° de 240 pages (1867), chez V. Sarlit; — prix : 2 fr.

M. Lalande avait fait une ample moisson de traits historiques pour composer le recueil qu'il a publié en 1865, sous le titre de l'*Education par l'exemple* (Voir notre t. XXXV, p. 31). Il s'est trouvé alors dans la situation de la bouquetière qui, ayant composé un bouquet, s'aperçoit qu'il lui reste encore assez de fleurs pour en faire un second avec le concours de quelques brins d'herbe et d'un peu de feuillage. Le présent volume a été formé de tous les traits qui n'avaient pu entrer dans le premier, soit qu'ils ne convinssent qu'à des lecteurs d'un âge plus avancé, soit qu'ils ne fussent pas tout à fait dans le sujet. Sans la confidence de l'auteur, on ne se douterait pas que l'ouvrage a une telle origine, car il présente un ensemble complet et très-régulier. Toutes les histoires qu'il renferme sont distribuées plus ou moins justement sous les titres des sept péchés capitaux et des vertus contraires. On ne saurait trop louer l'auteur d'avoir banni de son cadre toutes ces légendes apocryphes, pleines de miracles souvent insignifiants, qui traînent dans tant de recueils insipides. Ici, tout est authentique et puisé d'ordinaire dans l'histoire moderne, ou même contemporaine. L'auteur s'est attaché surtout à ne présenter que des traits qui puissent servir pour les prônes, les catéchismes et les instructions familières. Mais un grand nombre de récits sont assez étendus pour ne plus s'appeler simplement des *traits*, mais des nouvelles morales, comme *la jeune Fille poète*, par Mme la baronne d'Arthez (p. 27), qui n'a pas moins de dix-huit pages; —

Fleur des neiges, par M. Savinien Lapointe (p. 150), ou des biographies, comme les pages consacrées à M. de Montyon, à Malherbe, à Jacquart, etc. — Le caractère de ces récits est constamment moral, et justifie pleinement le titre adopté par l'auteur, et l'espérance qu'il a conçue de contribuer, par cette publication, à propager de saines idées et des sentiments vertueux. A. Vissac.

147. LA VIE *et les légendes intimes des deux empereurs Napoléon Ier et Napoléon II, jusqu'à l'avénement de Napoléon III*, par M. Collin de Plancy. — 1 volume in-8° de 412 pages (1867), chez H. Plon; — prix : 6 fr.

Le grave inconvénient de certains ouvrages, dictés même par des intentions louables, n'est pas seulement d'amoindrir, de dénaturer la vérité historique dans ce qu'elle a d'irrévocablement acquis, mais d'entamer, dans une proportion plus grande encore, le domaine de la morale, en déplaçant les lois fondamentales qui sont la règle de la conscience. Il est, sans doute, honnête et sage d'étudier les desseins et la marche de la Providence dans les événements de ce monde; saint Augustin et Bossuet y ont appliqué leur génie, et bien d'autres après eux; il convient d'arracher aux faits leur écorce, pour découvrir la séve qui les alimente ou les produit, et saluer la main divine qui s'y révèle. Mais un écueil se présente sur ce chemin, où tant de délicatesse, tant de fermeté d'appréciation, tant de scrupule sur les principes, est indispensable à qui fuit l'erreur : cet écueil, M. Collin de Plancy vient d'y sombrer, et nous nous en affligeons. Champion fervent de la bonne cause, il nous a habitués à plus de discernement, de saine critique et d'équité. On ne nous supposera point une hostilité quelconque à l'égard des personnes ou des choses : elle est à cent lieues de notre pensée; mais confondre dans un culte égal ce que Dieu ordonne et ce que Dieu permet; poursuivre d'une acclamation infatigable, à chaque pas de leur course, les hommes qui se meuvent sur les sommets de l'histoire; ne voir en eux que le côté heureux ou le côté brillant; y tout ramener pour tout concentrer dans la même auréole; se prosterner incessamment, à la manière orientale, devant les héros qui triomphent et leur chanter un hosanna sans fin, même quand ils dévient, même quand ils foulent aux pieds la justice : nous n'appellerons jamais cela écrire une *Vie* ou des *Légendes*. Il y a un mot plus sévère et plus vrai : abstenons-nous de le prononcer. On demande autre chose à la main qui trace les annales d'un pays comme la France, d'une époque comme l'empire.

La thèse de M. Collin de Plancy est simple ; nous l'exposerons sans la discuter. Napoléon est pour lui l'homme du droit politique absolu, de la régénération du monde, de la libération des peuples, de la morale publique et privée, l'homme de *la religion* surtout, presque l'homme impeccable. Voilà ce qu'il nous répète dans une série de cent chapitres qui embrassent la vie de l'empereur et celle du duc de Reichstadt. Et cette préoccupation particulière à l'endroit de la religion est si forte chez lui, qu'il n'hésite pas à faire de l'illustre dominateur de l'Europe une âme éminemment catholique, pieuse même dès sa première enfance et au milieu de sa jeunesse militaire, dévorée de zèle pour la foi ou à peu près. M. le chevalier de Beauterne est largement dépassé. L'empereur invoque parfois son étoile : l'auteur nous avertit en maint endroit (pp. 64 et 89 notamment) que ce fut sa manière à lui d'exprimer une chrétienne confiance en Dieu, « pour ne pas effaroucher son entourage, qui, généralement, oubliait « son baptême... » S'agit-il de la proclamation du Caire, où il est dit : « Je respecte, plus que les mameluks, Dieu, son prophète et le Koran « (p. 53) ? » il n'y a pas là de quoi arrêter l'intrépide admirateur. « Ses ennemis *quand même*, s'empresse-t-il d'observer, se sont ap- « puyés sur ces proclamations pour avancer que Napoléon était indif- « férent en religion. Mais on verra, dans le cours de ces récits, qu'il a « été, au contraire, toujours, et *même dans ses résistances à l'Eglise*, « chrétien catholique sincère. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui a fait ces « pièces, il en a donné la pensée, qui *était la sagesse même*... » L'envahissement des Etats pontificaux sera tout simplement « une impru- « dence malheureuse (p. 261). » Nous avons même une explication fort originale du mot célèbre : « Cette bulle ne fera pas tomber « les armes des mains de mes soldats (p. 240), » et la voici : « Ce n'est « pas Napoléon qui a dit cette parole *peu sensée*, et, s'il *l'a répétée « dans une de ses lettres*, ç'a été en un moment de mauvaise hu- « meur... » L'empereur se couronne lui-même à Notre-Dame, tout le monde a lu les détails du fait ; notre historien ne le veut point ainsi : « Napoléon vit que les mains du pape étaient émues ; il éleva les « siennes pour aider doucement la couronne à se poser, pendant que « l'auguste consécrateur la rehaussait d'une dernière et suprême bé- « nédiction... (p. 141). » Et la poésie monte, monte, monte ! « C'est « que l'homme *immense* qu'on appelait l'homme du siècle, et qui « alors en était le maître, était en vérité si grand, qu'il l'eût été trop « *s'il n'avait pas eu ses torts religieux*. C'est qu'il charmait les re-

« gards, qu'il imposait à la fois aux masses et aux sommités, qu'il « avait une marche *surhumaine*, qu'il parlait un langage *inouï*... « (p. 250). » Et tout cela est écrit avec une sérénité, un luxe de conviction, une naïveté d'enthousiasme que rien ne saurait égaler. Est-ce ainsi qu'on pense? est-ce ainsi qu'on parle? est-ce ainsi qu'un publiciste grave ose traiter l'histoire? Ne pouvait-on faire ressortir les grandes, les nobles et nombreuses qualités du conquérant législateur, du restaurateur de la religion en France, sans louer des actions et des paroles qui font tache, et sont, hélas! le lot comme inévitable de l'humaine infirmité?

En politique, les visées de M. Collin de Plancy n'ont pas davantage le don de nous séduire. Il a grand'peur de ce qu'il nomme « l'an-« cien régime; » il lui semble monstrueux que le roi Louis XVIII n'ait pas envisagé les droits de la maison de Bourbon comme définitivement noyés dans le sang de Louis XVI; tel est du moins le sens de ses divers jugements et de ses multiples appréciations. Le meurtre du duc d'Enghien n'est pas formellement approuvé, mais ne lui arrache point de protestation; on dirait qu'il le trouve assez naturel. Il parle sans respect du roi de Naples détrôné, et de *sa femme* (p. 195); c'est le « Napolitain *parjure* qui s'est uni aux Russes et aux Anglais. » La guerre d'Espagne ne l'effraie pas davantage : il y trouve même de la générosité de la part de l'empereur, car Napoléon offrit à Ferdinand, « s'il voulait renoncer à ce *qu'on appelait ses droits*, de lui donner « le royaume d'Etrurie... (p. 208). » Quant aux Espagnols insurgés, ce sont, la chose va de soi, des rebelles sans excuse, « un pays « stationnaire (p. 290); » M. Collin de Plancy ne l'entend pas autrement. Par exemple, il poursuivra de toute sa colère, et à bon droit, bien que par une franche contradiction, tout Français qui hésite à se lever, en 1814, pour repousser l'invasion étrangère.

Ce n'est pas tout. L'exactitude historique n'a guère un meilleur sort. Où M. Collin de Plancy a-t-il vu que le mariage de Napoléon avec Joséphine fut célébré à Saint-Roch, le 8 mars 1796 (p. 30)? Il nous semble que l'union religieuse n'eut lieu qu'en 1804, la veille du sacre, et dans la chapelle des Tuileries. Où a-t-il vu que le comte de Provence prit en 1814 seulement le titre de Louis XVIII (p. 87)? Le dernier écolier de village lui apprendra que dès 1795 le roi fut reconnu comme tel par l'Europe entière, le pape en tête, par l'armée de Condé, par la Vendée, par le Midi. Où a-t-il vu que Mgr de Belloy fut *sacré* en 1802 (p. 105)? Que les Bourbons, exilés et pauvres, faisaient

asser à Pichegru des sommes considérables (p. 124)? Comment ose-t-il écrire : « Nous ne comprenons pas que des hommes qui se croient « sérieux aient vu dans la conduite de l'empereur (en Espagne) autre « chose que des *manœuvres* complétement droites (p. 218)? » Il est bien à craindre que lui seul, ici, ne paraisse pas *sérieux* à ses lecteurs. « L'horrible fête du 21 janvier (p. 79) » ne fut point supprimée dès l'avénement de Bonaparte au consulat; car, au moment du concordat, le cardinal Consalvi fut invité à un grand diner aux Tuileries le 21 janvier même. — Lorsque Maury fut fait archevêque de Paris (p. 259) il n'était pas simplement *abbé*, mais cardinal et évêque de Montefiascone. — Ce n'est pas son « prodigieux Ferdinand » que voulait l'Espagne en armes, c'était son indépendance, l'honneur du nom castillan intact ou réparé. — L'auteur ne sait qu'admirer ; il excelle dans ce facile exercice, qui, à la longue, doit être bien fatigant. Enfin on regrettera qu'il n'ait pas parlé plus clairement de Georges Cadoudal ; la lumière a été faite depuis longtemps sur le caractère de cette conspiration et sur son auteur : Cadoudal ne fut point un assassin. — En théologie encore, M. Collin de Plancy nous laisse beaucoup à désirer; les citations qu'il apporte pour épigraphes sont, ici et là, légèrement obscures. Déclarons cependant que l'on trouve à ses idées, suivant les circonstances, des correctifs inattendus, qui tout simplement annulent les appréciations précédentes. Ainsi, à la page 291, « l'usurpation des domaines de l'Eglise » est appelée de son vrai nom, et n'est plus seulement « une imprudence malheureuse ; » d'autres passages encore, trop rares et amenés comme avec résistance, donnent satisfaction à la conscience catholique. Il eût suffi, pour le faire sans restrictions, de raconter les choses telles qu'elles se sont passées : la persécution contre le sacré-collége, l'emprisonnement ou l'exil des cardinaux et des évêques, l'arbitraire à l'intérieur, des guerres désastreuses au dehors, etc. : on ne s'en tire pas en rejetant tous les malheurs sur les royalistes incorrigibles. Les royalistes étaient alors, comme auparavant, incapables de conspirer. Napoléon ne s'y trompa point, et assurément ce puissant génie, que nul n'admire plus que nous quand il est digne d'admiration, eût un regard auquel on peut se fier dans ces matières. M. Collin de Plancy s'abandonne contre « le frère émigré de Louis XVI (p. 331), » Louis XVIII, à sept ou huit lignes d'amertume qui ne feront tort qu'à lui-même, mais qui lui en feront plus qu'il n'a cru. Nous entendons, il est vrai, à la page 336, le cri d'une conscience qui capitule : il eût

dû s'y borner. — Encore une fois, *légendes intimes* tant qu'on voudra, puisque tel est le titre du livre, mais histoire, non!

Somme toute et pour terminer, nous avons devant nous un ouvrage pauvre comme style, émaillé de locutions peu françaises, de solécismes, de tournures impossibles ; pauvre comme pensée autant qu'opulent en lyrisme; pauvre comme exactitude, pauvre comme principes. Toutefois, on le lit avec un certain entraînement. Il venge à propos la mémoire de l'empereur de plusieurs préjugés injustes; il fait bien comprendre la hauteur et l'étendue de ce génie supérieur ; il le fait aimer, là est son mérite. Ce qui concerne Fulton et la découverte de la vapeur, entre autres choses (p. 134), prouve que Napoléon ne méconnut point, comme on l'en accuse généralement, une invention destinée à changer la face du monde, et que ce remarquable honneur appartient en propre et exclusivement à l'académie des sciences, dont on venait déranger à contretemps les habitudes. Le chapitre XIVe, sur les tentatives de l'Angleterre pour déterminer le premier consul à se déclarer chef de la religion, n'est pas moins intéressant. Plusieurs anecdotes peu connues occupent aussi une place qu'on ne leur accorde pas assez dans les histoires de longue haleine, et qui ont leur valeur et leur charme. Quant à l'épigraphe du livre, nous la signalerons au goût des connaisseurs : c'est un *quatrain* de 1848 ; auteur inconnu, auteur destiné, on va le voir, à vivre dans les lettres latines !

> Acclamant magnum populi omnes Napoleonem.
> Nomine primus erat. Successor, traditus infans
> Orphanus exilio, succumbit *mœrore* victus.
> Tertius ac veniet : florescet maximus ille.

Sans être Horace, on peut viser à mieux que cela. V. POSTEL.

148. **VIE** *très-complète de sainte Philomène, vierge et martyre, protectrice du rosaire vivant, suivie du Guide du pèlerin dans les sanctuaires érigés en son honneur*, par L'AUTEUR DE LA *Vie nouvelle du curé d'Ars*. — 1 volume in-12 de IV-228 pages (1867), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 2 fr.

L'histoire de la dévotion à la thaumaturge du XIXe siècle est connue de tout le monde. On sait comment ses précieuses reliques furent découvertes dans les catacombes de Sainte-Priscille, le 24 mai 1802, et bientôt accordées aux instances d'un vénérable prêtre napolitain, don Francesco, qui les emporta dans la petite ville de Mugnano, au pied des Apennins. On sait encore combien de miracles s'opérèrent, sur

rinal lui rappelle la catastrophe du 6 juillet 1848, il donne à ses graves considérations en faveur du pouvoir des souverains pontifes toute l'animation d'une mise en scène; et c'est ce qu'il fait encore lorsqu'il prête l'oreille au vieil oracle du Capitole annonçant l'écroulement des faux autels devant ceux du Dominateur divin des nations; aux échos du Colysée, qui semblent redire encore les accents magnifiques de Mgr l'évêque de Tulle; aux « voix d'ici, aux « voix de là, » que l'habileté moderne a voulu faire mentir aux intérêts sacrés qu'elles avaient soutenus; ce sont les voix de saint Bernard, de sainte Catherine de Sienne, de Joseph de Maistre et du cardinal Pacca. — Ensuite, des souvenirs français, la statue de Henri IV sous le portique de saint Jean-de-Latran, le triclinium de Charlemagne et la stalle de l'empereur Napoléon III, chanoine de cette Eglise, finalement la vue du Pincio, le sollicitent à épancher ses idées sur l'Italie et le denier de Saint-Pierre.

L'auteur donne à son livre le laisser-aller d'une causerie; il préfère le dialogue à la thèse, ou plutôt, il confie celle-ci à quatre interlocuteurs : MM. Patrice, curé de Sainte-Sophie, l'homme des saines doctrines; — Toge, maire d'Argot, l'administrateur imbu de certains préjugés modernes, et voulant tenir la balance égale entre Pie IX et ses ennemis; — de Saint-Victor, ancien colonel du génie, représentant le soldat loyal qui déteste la révolution, qui veut s'instruire et pose catégoriquement les questions à M. le curé; — enfin Stéphan, fils de M. de Saint-Victor, sergent aux zouaves pontificaux. — Avons-nous besoin de dire quels sont les rôles dans ces intéressantes conversations? A M. Toge, on le devine, de faire les objections, et à M. Patrice de répondre. Le maire n'est pas fort, et il a certes mauvaise grâce à vouloir en remontrer à son curé; quelque « avocat du diable » qu'il soit, il n'a que l'esprit suranné du *Siècle* et de ses tenants. M. Patrice, son digne adversaire, est très-docte : il a beaucoup lu et beaucoup retenu les auteurs anciens et modernes; seulement, il suppose ses lecteurs aussi savants que lui, et il néglige d'indiquer les sources de ses citations. Du reste, il ne tarit pas sur la resplendissante auréole dont Pie IX et l'Eglise vont bientôt se couronner, et le *futur* prend sur ses lèvres une solennité prophétique quelque peu diffuse et hasardée. En train de vaticiner, et malgré son incompétence en politique plusieurs fois avouée, il agite avec ardeur des problèmes dont la solution est le secret de l'avenir. C'est assez dire que l'honorable auteur est

ondoyant, qu'il court plus qu'il ne le veut peut-être de la religion à la politique et de la politique à la religion. Contentons-nous d'applaudir à son filial amour pour la sainte Eglise et pour le père de nos âmes, à la verve avec laquelle il prêche la belle croisade du denier de Saint-Pierre, à la science qu'il met dans son exposé des bases historiques de la royauté pontificale.

Nous aurions désiré que ces causeries se fussent imposé, pour chaque chapitre, ce qu'on appelle un ordre du jour; elles n'auraient pas perdu en attrait ce qu'elles eussent gagné en méthodiques développements. Les mêmes questions vont et viennent suivant la fantaisie des interlocuteurs. Ce bon M. Patrice ouvre volontiers les écluses de l'ire et celles de l'amour; il dit et redit, il amplifie et amplifie, pas toujours avec cette chaleur contenue qui est la force et la grâce du bon sens; il a trop d'effervescence; il est tour-à-tour trop imagé et trop impétueux. Ceux qui font cercle autour de lui n'ont pas la saillie heureuse : rarement leurs plaisanteries sont assaisonnées d'un sel attique; ils ne dédaignent pas assez le mot trivial.

Pour conclure, plus de sobriété et de bon ton dans la forme, plus d'ordre et de concentration dans le fond, avec une révision sévère de quelques jugements politico-religieux où l'imagination l'emporte sur la froide raison, permettraient à l'auteur de dire avec tout le succès que son zèle ambitionne : « Mon roi, c'est le pape, mon drapeau la « croix du Calvaire, ma cause, celle de Dieu et de l'Eglise (p. VIII). »

GEORGES GANDY.

176. **LE NOUVEAU TESTAMENT** *de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traductio avec notes* de M. l'abbé J.-B. GLAIRE, ancien doyen de la faculté de théologi de Paris, *approuvée par le saint-siége après examen fait à Rome par la S. congrégation de l'index.* — 1 volume in-4° de XXXII-548 et 74 pages, illustré de nombreuses gravures d'après les tableaux des grands maîtres, chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 50 fr. broché.

Nous n'avons rien à dire ici de la traduction du Nouveau Testament due à M. l'abbé Glaire et approuvée par le saint-siége : nous l'avons examinée avec soin au moment de sa première publication, en 1861, et nos lecteurs peuvent retrouver dans nos volumes précédents (XXV, p. 455, et XXXIII, p. 243) le jugement que nous avons porté sur ce « beau travail. » — Faisons seulement observer que, dans l'édition actuelle, les exigences de l'encadrement des pages ont obligé à renvoyer les notes à la fin du volume. Il est bon d'en être prévenu, non-seulement pour y recourir au besoin, mais encore

pour ne pas croire, en ouvrant le livre, que, contrairement aux décisions de l'Eglise, cette traduction du Nouveau Testament ait été publiée sans être accompagnée de notes.

Mais si nous n'avons point à parler de l'œuvre propre de M. l'abbé Glaire, que n'aurions-nous pas à dire des gravures, des lettres ornées, des médaillons, des ornements de tout genre qui forment ce qu'on est convenu d'appeler « l'illustration » d'un ouvrage? Tout, ici, est d'une perfection vraiment admirable. Les gravures d'abord : exécutées, comme tout le reste, avec une délicatesse de burin et un fini que peu de publications ont dépassés, elles reproduisent les œuvres de Raphaël, de Guido, de Daniel de Volterre, du Titien, de Van Dyck, de Léonard de Vinci, d'Albertinelli, de Carrache, de G. Ferrari, de Francia, de Bassan le Vieux, et de divers autres peintres dont les noms ne sont pas indiqués, mais qui ont su donner à leurs compositions ce sentiment religieux, ce caractère élevé, ce style particulier qu'on recherche surtout et qu'on aime quand il s'agit de la représentation des faits les plus merveilleux comme les plus humbles du Nouveau Testament. A part un sujet où quelques personnages auraient dû être un peu plus voilés, et qu'il est facile, du reste, d'enlever sans qu'on s'en aperçoive, nous n'avons qu'à louer l'exécution de ce magnifique ouvrage, et à féliciter les éditeurs auxquels nous le devons. — Les ornements qui encadrent chaque page, et qui sont empruntés aux chefs-d'œuvre de l'orfévrerie et de la gravure des XVe et XVIe siècles, ne sont pas moins dignes d'attention comme gravures que comme dessins. Il y a là des détails qu'on peut examiner à la loupe sans découvrir la moindre imperfection. On remarquera dans ces ornementations marginales une série de médaillons à sujets d'une application soit générale aux faits des livres saints, soit particulière au chapitre dans lequel ils figurent. Ceux d'une application générale reproduisent presque tous des compositions de Raphaël : ses diverses saintes familles, la foi, l'espérance et la charité, la mort de Notre-Seigneur, saint Paul prêchant à Athènes, l'emblème particulier de chaque évangéliste, etc.; ceux d'une application particulière établissent un rapprochement souvent heureux entre un fait du Nouveau et un fait de l'Ancien Testament : ainsi (p. 15) la tentation de Jésus au désert est rapprochée de la tentation d'Adam au paradis terrestre. Quelques têtes d'anges, quelques colombes jetées çà et là à la fin des chapitres, des arabesques d'un goût exquis, complétent une œuvre à laquelle nous en connaissons peu de comparables dans son

genre. Les caractères, l'impression, le papier, tout, jusqu'à la nuance de l'encre employée dans le tirage, donne à ce volume un cachet artistique excessivement séduisant.

Si nous sommes toujours heureux quand nous voyons les arts s'unir pour produire quelque livre irréprochable dans le fond et dans la forme, nous le sommes doublement ici, puisqu'il s'agit du livre divin, et que les artistes les plus habiles ont été appelés à nous offrir les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Nous pouvons donc en toute confiance signaler ce *Nouveau Testament* comme un beau cadeau d'étrennes, destiné à prendre, dans la bibliothèque et dans le salon des familles chrétiennes, la place de tant de livres insignifiants, — pour ne rien dire de plus, — qu'on y admet généralement avec trop de facilité, et dont le moindre danger est de corrompre le goût.

177. **VIE** *de saint Stanislas Kostka,* par M. l'abbé Abel GAVEAU, curé à Josnes. — 1 volume in-12 de 292 pages (1865), chez V. Sarlit; — prix : 2 fr. (Au profit des pauvres malades polonais.)

178. **LE MÊME OUVRAGE,** *nouvelle édition.* — 2 volumes in-12 de VI-376 et 378 pages plus 1 portrait (1867), chez Cattier, à Tours, et chez A. Bray, à Paris; — prix : 6 fr. *franco* par la poste.

Au milieu des poignantes épreuves que subit en ce moment la catholique Pologne, il y a un véritable intérêt d'actualité à mettre de nouveau en lumière la vie du jeune saint qui fut une de ses gloires les plus suaves et les plus pures. D'ailleurs, saint Stanislas Kostka, par le caractère aimable de son angélique piété, par sa tendre dévotion pour la mère de Dieu, par son ardent amour pour la divine eucharistie, est un des plus touchants et des plus beaux modèles qu'on puisse offrir de nos jours à l'imitation de la jeunesse. Aussi est-ce à elle spécialement que M. l'abbé Gaveau dédie son travail. Avant tout il s'est proposé modestement de composer, non pas un livre de littérature ni un ouvrage d'érudition, mais une vie de saint pieuse et édifiante, qui pût mieux faire comprendre aux jeunes chrétiens la dignité de leur âme créée uniquement pour le ciel, la beauté de l'innocence, les charmes ineffables de la vertu. Les matériaux auxquels il a eu particulièrement recours sont quelques excellentes vies du saint écrites en italien, surtout celle du P. Longaro, de la compagnie de Jésus, qui exhale un très-suave parfum de dévotion, et celle du P. Bartoli, de la même compagnie, qui passe pour un chef-d'œuvre. L'une et l'autre paraissent avoir été de sa part l'objet d'une étude minutieuse et atten-

Arvernes sont en présence. L'élément barbare domine, et les Francs commencent à se faire connaître. Une conspiration ourdie par les fils d'Arius, secte alors puissante, contre le monarque wisigoth, ouvre la scène : des tableaux de meurtre et de carnage se succèdent ; l'hérésie triomphe pour un temps. Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, et l'une des lumières de la Gaule, apparaît comme un météore éclatant, dont la trace est bientôt effacée dans la suite du récit. Voici Hildérik et Chlodowig (l'auteur a adopté l'orthographe d'Augustin Thierry, qu'il a consulté aussi bien que Frédégaire et Grégoire de Tours). Les incidents qui ont précédé et accompagné le mariage de Clovis et de Clotilde méritaient une place qu'on leur a faite beaucoup trop restreinte. Quand on veut faire du roman avec de l'histoire, il ne faut pas négliger ce qui, dans l'histoire, offre tout l'intérêt du roman. — Le caractère de Clovis est magnifique, l'auteur l'a très-heureusement dessiné. Fier, juste, sévère, quelquefois cruel, le Sicambre adouci par la foi chrétienne sent encore son origine barbare ; mais il remplit cependant une mission providentielle, et le fils aîné de l'Eglise, le pacificateur de la Gaule déchirée et réunissant les débris de l'empire croulant, ouvre pour l'Occident une ère nouvelle. — Le personnage qui, d'un bout à l'autre, fait dans ce livre l'office du mauvais génie, est un disciple fanatique et un descendant d'Arius, qui ne recule devant aucun crime pour faire triompher les erreurs de l'hérésiarque, et exerce la plus funeste influence, jusqu'à ce qu'enfin, vaincus par Clovis, lui et ses sectateurs se trouvent réduits à l'impuissance. — Ce livre n'est peut-être pas sans quelque à propos, aujourd'hui que des voix perverses s'élèvent encore une fois pour nier la divinité de Jésus-Christ. L'erreur peut changer de nom, mais le fond est toujours à peu près le même : l'enfer n'a pas même le triste talent de créer une nouveauté.

185. **LA FRANCE** *pontificale* (*Gallia christiana*), *histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en 17 provinces ecclésiastiques,* par M. H. Fisquet. — 22 à 23 volumes in-8° du prix de 8 fr. le volume de 500 pages, chez E. Repos.

Un des plus savants ouvrages des derniers siècles est sans contredit le *Gallia christiana*. Claude Robert en conçut le projet, et résuma son travail dans un volume in-folio qui parut en 1646. Un peu plus tard, en 1656, les frères de Sainte-Marthe, qui avaient adopté et développé la pensée de Robert, en firent paraître une nouvelle édition

en quatre volumes in-folio. Outre les corrections opérées dans le texte, ils avaient eu soin d'y joindre certaines pièces justificatives, comme garantie de leur travail. Au siècle dernier, les bénédictins, voulant faire de ce projet, dont l'exécution laissait encore bien à désirer, une œuvre irréprochable et aussi complète que possible, confièrent à dom Brice le soin de travailler sur le même plan, mais sur une plus grande échelle, en ajoutant aux notices sur les différents diocèses et aux biographies des évêques, tout ce qui pouvait aider à compléter l'histoire ecclésiastique de chaque contrée, c'est-à-dire l'histoire des chapitres et des principales communautés religieuses; il devait, en outre, rechercher toutes les anciennes chartes relatives à chaque localité, et venant à l'appui des faits. — Prenant cette œuvre au sérieux, dom Brice ne balança pas à faire les démarches pour se procurer les documents nécessaires. Il écrivit dans les divers diocèses de France, aux hommes les plus versés dans la science historique, soit pour obtenir ces documents, soit pour leur soumettre son travail. Toutes ces démarches et ces précautions produisirent d'heureux résultats, sans toutefois mettre l'ouvrage à l'abri de toute erreur, car, à cette époque, la critique historique n'avait pas atteint le degré de perfection auquel elle est parvenue plus tard. — Dom Brice mourut en 1755, sans avoir complété son ouvrage. Treize volumes grand in-folio avaient paru, laissant désirer le quatorzième, qui devait renfermer la province de Tours, et qui a été publié récemment par MM. Didot.

Justement estimé, le *Gallia christiana* ne se trouve que dans les bibliothèques importantes. Aussi, depuis que les études ont été plus spécialement dirigées vers les sciences historiques, et qu'on a compris le besoin de puiser aux véritables sources, a-t-on souvent formé le vœu de le voir rééditer; on avait même exprimé le désir d'en voir paraître une traduction, au moins en faveur des personnes auxquelles la langue latine est étrangère ou peu familière.

Ce travail, qui, de prime abord, ne paraît pas offrir de grandes difficultés, devait cependant rencontrer de sérieux obstacles. Si on n'était pas constamment en présence de noms d'hommes ou de lieux, la traduction serait facile; mais il n'en est pas ainsi quand, étranger à la localité, on a à traduire des noms de villes, de bourgs, de villages, tout à fait inconnus, des noms d'hommes dont on n'a peut-être jamais entendu parler, et qu'on n'a pas les notions familières aux élèves de l'école des chartes.

Toutefois, en 1855, un premier essai eut lieu sous le titre d'*His-*

toire chrétienne des diocèses de France, de Belgique, de Savoie et des bords du Rhin, Gallia christiana en français, par le chanoine Clavel. Le premier volume, consacré à la province de Sens, est, si nous ne nous trompons, le seul qui ait paru, l'auteur s'étant probablement découragé en face des difficultés. Cependant, M. l'abbé Clavel ne s'était pas astreint à un plan qui pût le gêner. Le premier volume, divisé en quatre parties, s'occupe de Sens et de beaucoup d'autres choses. Il est longuement question, dans la première partie, des encouragements reçus par l'auteur; puis viennent l'exposé et la division générale de tout l'ouvrage. — La seconde embrasse tout ce qu'on peut désirer : il y en a pour tous les goûts; c'est la géologie de la France chrétienne, c'est la France intellectuelle, c'est la géographie des Gaules; on y réserve aussi une place pour les langues qu'on y a parlées, pour l'architecture, etc. — La troisième contient enfin Sens, Auxerre et Bethléem, et la quatrième, l'archidiocèse de Paris. Là encore l'auteur parle de tout. Le chemin de fer de Paris à Lyon y est traité avec honneur; M. l'abbé Clergeau et son orgue y trouvent huit pages de prospectus; M. Cotelle, modeleur, a dû être jaloux, car on ne lui a cédé qu'une page et demie pour sa réclame. — Cet ouvrage semble une véritable plaisanterie.

M. Fisquet, plus sérieux que M. l'abbé Clavel, désire conduire à bonne fin son entreprise. Déjà il a fait paraître six archidiocèses : Paris, Lyon, Bordeaux, Rouen, Reims et Sens, et quelques-uns des diocèses suffragants. Le plan suivi par lui est exactement celui du *Gallia christiana*. Une notice générale sur la ville épiscopale, la chronologie historique des archevêques ou évêques, la biographie des prévôts et des doyens, enfin un aperçu détaillé des principales abbayes, des prieurés les plus remarquables et des différents ordres religieux établis dans chaque diocèse, tel est le plan que l'auteur n'avait plus qu'à compléter en le continuant jusqu'à nos jours, et en rectifiant au besoin les inexactitudes qu'avaient pu commettre les premiers historiens. C'est, en effet, ce qu'il fait d'une manière plus ou moins parfaite, mais non pas uniforme et constante.

On comprend qu'il nous est impossible de donner une analyse exacte de ce long travail; il nous suffira de signaler ce qui a été ajouté au plan que nous avons indiqué, et les améliorations ou les défauts que nous avons remarqués.

Paris. — Les deux premiers volumes traitent de l'archidiocèse de Paris. En ouvrant le premier, nous avons été agréablement frappés

d'une addition importante, nous voulons parler de la monographie de l'église métropolitaine sous les rapports historique, archéologique, iconographique et artistique. Cet essai de monographie, qui avait été omis dans le *Gallia christiana*, devrait se trouver en tête de chaque diocèse; il est à regretter que Paris seul ait ce privilége. Le reste du volume est consacré aux évêques et aux archevêques. — Nous voyons avec peine l'auteur faire trop bon marché des travaux entrepris de nos jours pour rendre à notre histoire sa véritable physionomie, et à la fille aînée de l'Eglise une de ses gloires. M. Fisquet, qui a glané un peu partout, au lieu de s'appuyer sur les écrivains du XVIII[e] siècle pour combattre l'origine apostolique des Eglises de France, aurait dû se livrer au moins à une étude approfondie des ouvrages de MM. Arbellot, Faillon et autres, qui l'ont établie sur des bases solides. Pour lui, il n'y a aucun doute sur les deux saints Denis, et c'est à tort que le bréviaire romain nous donne le savant aéropagite converti par saint Paul comme le premier évêque de cette grande cité. *Les plus illustres critiques du* XVIII[e] *siècle*, à la suite desquels il marche, ne pâlissent-ils pas devant la critique du XIX[e] dont nous venons de parler? En présence des uns et des autres, il eût été prudent de ne pas se prononcer d'une manière aussi absolue. —Tout en disant qu'il ne lui appartient pas de trancher le différend relatif à la question liturgique, l'auteur ne balance pas à déclarer que le récit de la légende romaine admis par l'Eglise de Paris jusqu'au cardinal de Noailles (c'est-à-dire jusqu'à la révolution liturgique du XVIII[e] siècle), « fut jugé insoutenable (p. 29). » Plus loin il ajoute : « Après avoir « reconnu le peu de fond, et surtout l'invraisemblance chronologique « de la légende du bréviaire romain, abordons les faits qui ont servi « à la rédaction du bréviaire de Paris, plus conforme à la vérité sé- « vère de l'histoire (p. 30). » La même question s'est reproduite à l'occasion de plusieurs autres diocèses, et partout elle est traitée sous le même point de vue, c'est-à-dire qu'au nom de la critique, M. Fisquet ne tient aucun compte des monuments historiques sur lesquels une critique plus éclairée s'est appuyée. Flodoard raconte que saint Sixte a été envoyé à Reims par saint Pierre lui-même; ce témoignage est repoussé, et on fixe la mission de saint Sixte dans les Gaules vers le milieu du III[e] siècle; — saint Taurin, fondateur de l'Eglise d'Evreux, que les anciens auteurs font entrer dans les Gaules avec saint Denis l'aréopagite, est reculé jusqu'au V[e] siècle, etc. — Le tome second de l'archidiocèse de Paris est consacré aux doyens du

chapitre. Après avoir parlé des doyens soumis à l'élection, l'auteur complète son travail par les doyens d'ancienneté tels qu'ils sont établis depuis le concordat dans la plupart des diocèses de France. Nous regrettons que cette disposition ne concerne que le diocèse de Paris : pour les autres diocèses, il n'est plus question des doyens depuis le concordat. — Après les doyens viennent les grands aumôniers de France, les trésoriers de la Sainte-Chapelle du Palais et de la Sainte-Chapelle de Vincennes, l'histoire abrégée des abbayes, des monastères et des congrégations religieuses qui ont existé aux différentes époques, soit dans la ville, soit dans le reste du diocèse. — Les diocèses suffragants de Paris n'ont pas encore paru ; il en est de même des suffragants de Lyon et de Bordeaux.

Bordeaux. — L'auteur commence l'histoire religieuse de l'archidiocèse de Bordeaux par une notice relative à son histoire civile ; nous serions loin de blâmer ce plan, s'il devait être le même pour tous les diocèses ; mais pourquoi le suivre quand il s'agit de Lyon, de Bordeaux, de Paris, et y renoncer pour les autres localités, auxquelles, sous ce point de vue, on ne consacre que quelques lignes ?

Dès le commencement, on fait observer que « le chapitre de Bor- « deaux a toujours été séculier, et n'a jamais appartenu à aucun « ordre monastique (p. 15). » Cette observation doit paraître singulière à ceux qui ont la moindre connaissance des usages ecclésiastiques du moyen âge ; quoique séculiers, les chapitres étaient cependant réunis en communautés ; ils suivaient la vie commune et avaient leur cloître ; comme les religieux, ils étaient soumis à une même règle, et la réunion des maisons canoniales se nommait monastère, *monasterium*. Dans certaines localités, le doyen prenait le titre d'abbé. Le chapitre de Bordeaux se trouvait donc dans le droit commun. — A la suite de la chronologie historique des archevêques de Bordeaux jusqu'à la grande révolution française, M. Fisquet ne s'est pas contenté, — et nous l'en félicitons, — de faire mention des archevêques constitutionnels ; il a consacré quelques pages aux martyrs de la foi dans cette contrée pendant la tourmente révolutionnaire. Nous eussions vu avec bonheur qu'il eût suivi la même marche pour les autres diocèses, en se bornant à quelques détails sur les personnages dont la vie ou la mort aurait eu plus d'éclat, indiquant seulement les noms et les fonctions des autres.

Les archevêques qui ont siégé depuis le concordat occupent ici une large place, quelques personnes diront peut-être une trop large

place, parce qu'il n'y a plus de rapport entre les autres biographies et les leurs. L'auteur a établi, en particulier pour Son Em. le cardinal Donnet, des espèces d'éphémérides décousues ; il avait peut-être la pensée de fixer des jalons, à l'aide desquels pourraient se guider ceux qui, plus tard, entreprendront d'écrire une vie si dignement remplie.

Une erreur assez grave se fait remarquer dans la notice relative à l'abbaye de Saint-Emilion. On y lit : « L'église paroissiale n'est qu'un « seul et même rocher dans lequel on a creusé un assez grand vais- « seau ayant une nef et deux bas-côtés. Près de ce singulier édifice, « on voit la grotte de saint Emilion (p. 650). » Or, l'église paroissiale de Saint-Emilion s'élève au sommet de la montagne ; elle est composée d'une seule nef, divisée en quatre travées ; la première et la seconde travée accusent le XIIIe siècle ; la troisième et la quatrième sont à coupoles et remontent au XIIe ; à partir du transept, elle se partage en trois nefs construites au XVe siècle. A mi-côte, au-dessous de l'église paroissiale, est une autre ancienne église monolithe, taillée dans le tuf ; elle est à trois nefs, ou plutôt à quatre, car au nord, entre cette église et la grotte de saint Emilion, on remarque une quatrième nef, moins longue que les autres, et ayant évidemment servi de charnier. Nous trouvons cette description dans des notes prises sur les lieux mêmes quand nous les avons visités, et nous nous étonnons de leur peu d'accord avec les assertions de la *France pontificale*.

LYON. — Une partie des observations que nous venons de faire relativement à Bordeaux peut s'appliquer à l'archidiocèse de Lyon. Ici encore des longueurs qui semblent n'avoir d'autre but que de grossir le volume. — Après l'histoire civile de Lyon depuis sa fondation jusqu'à nos jours, l'histoire religieuse commence par cette phrase : « L'Eglise de Lyon jouit d'une grande autorité : elle est diocésaine, « métropolitaine, primatiale (p. 6). » Ne semblerait-il pas qu'il y a des Eglises qui sont métropolitaines sans être diocésaines, ou primatiales sans être métropolitaines ou diocésaines? L'Eglise de Lyon ne jouit pas d'une plus grande autorité que les autres Eglises primatiales de France. — On fait encore remarquer « qu'au IXe siècle le « diocèse était administré par plusieurs corévêques, qui ne furent, à « proprement parler, que les prédécesseurs des archiprêtres (p. 7). » Les corévêques n'étaient, en effet, que des espèces de vicaires forains chargés habituellement, sous la direction des évêques, de la surveillance d'une circonscription rurale, mais il ne faut pas les considérer

comme les administrateurs d'un diocèse. Dans le diocèse de Lyon, au IXe siècle surtout, les archevêques pouvaient bien se donner des aides, mais ils conservaient toute leur action, et leur réputation de science et de sainteté était incontestable. Tel fut saint Agobard (814-840), si remarquable par son zèle, sa piété, ses talents et ses nombreux ouvrages; tel fut son successeur Amolon (840-850) : « Il « s'acquit une si grande réputation, que les plus illustres prélats de « l'empire, tels que Hincmar, archevêque de Reims, le regardaient « comme leur père et ne craignaient pas de dégénérer en se disant ses « fils (p. 123); » tel fut saint Remi (852-855), « qui soutint si glo- « rieusement la réputation de ses trois prédécesseurs (p. 131), etc. »

Nous avons parlé des longueurs qui finissent par fatiguer le lecteur; il est surtout certains détails dont l'auteur aurait dû lui faire grâce. Dans la vie de Mgr de Montazet, il ne se contente pas de raconter assez longuement ses débats avec Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, débats peu intéressants pour le clergé de Lyon, il aborde l'histoire des convulsionnaires, comme s'il se fût agi d'un mémoire relatif au jansénisme; il va jusqu'à faire le récit du dégoûtant menu servi à une jeune crucifiée. Mgr de Montazet avait eu successivement deux coadjuteurs, MM. Brou, évêque d'Egée, et Jean Denys de Vienne, évêque de Sarepta. M. Fisquet en fait deux suffragants, comme si Egée et Sarepta se trouvaient dans la province de Lyon. — Nous avons lu avec intérêt la biographie du cardinal Fesch, remplie de faits qui se rattachent à l'histoire de l'Eglise de Lyon; mais arrive l'article de Mgr de Bonald, composé en grande partie de bribes des mandements de l'éminent cardinal; on dirait que l'auteur avait à cœur de compléter ses 800 pages. Croit-on relever le mérite de Mgr de Bonald en rappelant que, le jour de son installation, « le tam- « bour battit aux champs et la troupe porta les armes (p. 639)? » en faisant la description minutieuse de l'ornementation du chœur pour le service du cardinal Fesch?... Nous ne dirons rien de l'affaire de la liturgie en 1844, sinon qu'on eût dû se contenter d'en faire le résumé, sans entrer dans les détails. Quant à la question de la liturgie lyonnaise en 1864, il eût été prudent de glisser sur ce point délicat. L'auteur aborde brusquement cette affaire, et, après quelques mots qui n'en font rien connaître, il arrive à l'audience du saint-père, il cite ses paroles et il reproduit le bref adressé à l'archevêque : tout se borne là. Puisqu'il voulait traiter cette question, il devait la présenter d'une manière plus précise, tout en évitant ce qui

pouvait exciter de l'irritation. Le clergé lyonnais sera peu flatté du silence gardé sur sa soumission à la décision du saint-siége.

Reims. — Après une très-courte notice sur la ville de Reims, l'auteur aborde la chronologie historique des évêques et des archevêques, renfermée dans 229 pages seulement. Rien des doyens, rien des abbayes et des monastères, pas même de la célèbre abbaye de Saint-Remi. — Dans la vie de Mgr de Latil, il est fait mention du sacre de Charles X : c'était bien l'occasion de parler du sacre des rois, et d'entrer dans quelques détails sur les droits de l'Eglise de Reims à cet égard. En revanche, on annonce que l'archevêque a trois vicaires généraux agréés par le gouvernement, un nombre illimité de vicaires généraux honoraires, dix chanoines titulaires, y compris l'archiprêtre de la cathédrale, et un nombre illimité de chanoines honoraires. Pourquoi entrer ici dans de semblables détails, qui ne sont pas particuliers au diocèse de Reims? Tous les archevêchés de France sont dans le même cas, sauf, sur certains points, celui de Paris; tout le personnel des évêchés est aussi établi sur une base uniforme.

Le seul diocèse suffragant de Reims qui ait paru, est celui de Soissons et Laon. Ce volume est bien plus complet que celui de la métropole. On y trouve des notices courtes mais très-bien faites sur les différentes maisons religieuses qui ont appartenu ou qui appartiennent encore à ces deux diocèses, aujourd'hui réunis en un seul. Il donne aussi la suite des doyens, même depuis la révolution.

Rouen. — Nous dirons de l'archidiocèse de Rouen ce que nous avons dit de celui de Reims : les notions préliminaires sont excessivement restreintes, et tout ce qui tient aux abbayes et aux monastères donne de ces établissements une idée très-superficielle; on a laissé de côté les doyens d'ancienneté. — Il a paru jusqu'à présent trois notices sur les diocèses suffragants de Rouen; la première, de 172 pages, est consacrée au diocèse de Séez, et la seconde, de 156 pages, au diocèse d'Evreux. Dans l'une et dans l'autre, deux pages environ sont occupées par quelques aperçus généraux; la partie réservée aux abbayes et aux monastères est peu étendue; on ne trouve rien sur les doyens; l'auteur fait observer, il est vrai, que Séez n'avait pas de doyens, et qu'ils étaient remplacés par des prieurs, auxquels ont succédé des prévôts. La troisième notice, formant un volume de près de 400 pages, est consacrée au diocèse de Bayeux et Lisieux. Le travail y est plus complet; si nous n'y trouvons pas les doyens qui se sont succédé

depuis le concordat, nous remarquons que les articles relatifs aux monastères et aux communautés ont été mieux étudiés.

Sens. — La province de Sens est la seule qui soit complète jusqu'à présent : elle renferme les évêchés de Nevers, de Troyes et de Moulins. Cette province devait offrir à l'auteur de grandes difficultés. Si les diocèses qui la composent eussent conservé leur ancienne circonscription, la tâche eût été facile ; mais après la révolution, le concordat de 1801 avait introduit de notables changements, qui furent encore modifiés par le concordat de 1817. — Le nouvel archidiocèse de Sens, ayant les mêmes limites que le département de l'Yonne, fut formé du démembrement des diocèses voisins, et s'adjoignit entre autres une partie importante de l'ancien diocèse d'Auxerre et un certain nombre de paroisses du diocèse d'Autun. — Le diocèse de Nevers eut les limites du département de la Nièvre, et s'accrut d'une grande partie du diocèse d'Auxerre, et de portions considérables du diocèse d'Autun, mais dut céder au diocèse de Bourges et à celui de Moulins un certain nombre de paroisses. — Le diocèse de Moulins, renfermé dans le département de l'Allier, se compose de fragments dépendants jadis des diocèses de Clermont, d'Autun, de Nevers et de Bourges. — En présence de semblables difficultés, nous devons être indulgents pour l'auteur s'il a commis des confusions et des omissions.

L'archidiocèse de Sens, étudié d'après le plan que nous avons indiqué plus haut, laisse aussi beaucoup à désirer relativement à certaines abbayes ou monastères qui auraient réclamé de plus longs détails. L'auteur y a joint l'ancien diocèse d'Auxerre traité en particulier, comme si ce diocèse existait encore, et n'eût pas été partagé entre Sens, Nevers, etc. Cette manière d'envisager les choses fait que les diocèses actuels ne sont pas complets dans ce travail.—L'auteur termine ce qui concerne les évêques d'Auxerre par cette phrase : « L'évêché « d'Auxerre, supprimé par suite du concordat du 15 juillet 1801, fut « alors réuni au diocèse de Troyes jusqu'au 8 octobre 1822, époque « où il fut incorporé à l'archidiocèse de Sens (p. 438). » On doit comprendre par ce que nous venons de dire, tout ce qu'il y a d'inexact dans cette assertion, puisque près de la moitié du diocèse d'Auxerre a été réuni, après le concordat, au diocèse d'Autun, et incorporé plus tard au diocèse de Nevers, lorsque celui-ci fut reconstitué.

Il est probable que les noms de beaucoup de localités sont dénaturés dans les autres diocèses comme ils l'ont été dans celui de Nevers, où on lit *Saint-Verin*, pour *Saint-Verain*, *Chosne* pour *Cosne*, *Trucy*

pour *Troncet*, *Chézy-sur-Loire* pour *Cours*, *Ville-les-Anleri* pour *Ville-lès-Anlezy*, *Meaucé* pour *Meauce*, *Saint-Père-en-Morvand* pour *Saint-Péreuse ; Saint-Loup-des-Bois* est confondu avec *Saint-Loup près de Nevers ;* — on place près de Nevers *Parigny-la-Rose*, qui est du canton de Varzy, etc ; — on fixe à la fin du VIe siècle l'érection de l'évêché de Nevers, qui remonte à Clovis ; — on place un Hervé, comte de Nevers, en 1118, à l'époque de la fondation de Bourras, tandis qu'Hervé n'a obtenu le comté qu'en 1199, par suite de son mariage avec Mahaut de Courtenay ; — on fait venir les Vandales au lieu des Sarrasins à la Charité en 743 et 754. Puisque nous avons parlé de la Charité, nous demanderons à M. Fisquet pourquoi *cette fille aînée de Cluny*, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire civile et dans l'histoire religieuse du pays, a été presque oubliée. On ne lui a consacré que quelques lignes. Nous lui ferons remarquer toutefois que cet établissement était un prieuré et non une abbaye, observation qui doit aussi être appliquée à Saint-Etienne de Nevers. Il est bien d'autres établissements qui auraient dû trouver leur place dans ce travail : l'abbaye de Vézelay, qui fait partie du diocèse de Sens, a été oubliée. On n'a fait aussi qu'indiquer en passant les différentes collégiales du diocèse de Nevers. En 1162, il est fait mention de Guillaume VI, comte de Nevers, tandis que le dernier seigneur de ce nom est Guillaume V, en 1176. On place sous l'épiscopat d'Hugues Ier l'église de Saint-Front à Cosne, et sous l'épiscopat de Luido la fondation de Corbigny, comme si ces deux localités se fussent trouvées sous leur dépendance. C'est la première fois que nous entendons parler de l'inhumation de Hugues Ier à Paray-le-Monial le *lendemain* de sa mort, qui avait eu lieu à Bourges ; il était impossible de faire ce trajet aussi rapidement. Une autre erreur, c'est de représenter Abbon, évêque de Nevers, comme déposant à Cessy les reliques de saint Bauzile ; Cessy n'était pas sous la dépendance d'Abbon : ce fut Wibaud, évêque d'Auxerre, qui fut chargé de cette mission. Ce ne fut pas en 1688, mais en 1683 qu'on donna, pour la première fois, l'habit religieux aux sœurs de la charité de Nevers ; c'est la seule phrase écrite dans ce livre en faveur de cet institut célèbre : on aurait pu au moins éviter l'anachronisme.

Nous aurions beaucoup d'autres erreurs à relever ; celles que nous venons de signaler suffisent pour prouver la nécessité, dans une semblable entreprise, de consulter des hommes spéciaux dans chaque diocèse. M. Fisquet, comme nous l'avons dit, a glané partout ; nous re-

connaissons à chaque page les différents auteurs qui ont écrit sur le Nivernais, sans oublier les almanachs et les articles de journaux plus ou moins exacts; c'est là sans doute qu'il a découvert que Mgr Dufêtre avait *consacré* la chapelle élevée par M. Dupin sur la montagne du Banquet, chapelle qui ne fut que *bénite*; c'est là aussi, certainement, qu'il a copié textuellement cette phrase : « Mgr Dufêtre *imposa* définitivement la liturgie parisienne dans le diocèse, se fondant, pour « légitimer autant que possible cette mesure, sur certaines décisions « verbales du nonce apostolique, etc.; » assertion que les amis de Mgr Dufêtre repoussent pour le fond et pour la forme. Ce prélat ayant consulté son clergé réuni en synode en 1843, sur la question relative à l'adoption de la liturgie romaine, le maintien de la liturgie parisienne fut voté à une seule voix de majorité, et par ce motif que les fabriques ne pourraient suffire aux dépenses exigées par un changement de liturgie. Convaincu que le moment favorable n'était pas arrivé, et se fondant non pas seulement sur « certaines décisions ver« bales du nonce apostolique, » mais sur une autorisation émanée d'une bouche beaucoup plus auguste, qui l'avait engagé à ne rien précipiter, il maintint la liturgie en usage jusque-là dans le diocèse. La question ayant été soumise de nouveau au synode de 1849, la liturgie romaine fut admise en principe, et en 1853 une ordonnance épiscopale la rendit obligatoire dans tout le diocèse. — Où l'auteur a-t-il lu qu'un certain nombre de chauds partisans de la liturgie romaine existaient parmi *les prêtres de la Nièvre?* il aurait dû remarquer que des prêtres schismatiques seuls peuvent prendre le titre de *prêtres de la Nièvre* : les autres se contentent du nom de prêtres *du diocèse de Nevers*. — On conviendra que c'est beaucoup trop à reprendre dans les 172 pages consacrées aux évêques de Nevers et de Bethléem.

Cent soixante-quinze pages sont réservées aux diocèses de Troyes et de Moulins. Ici comme ailleurs nous avons pu remarquer qu'avec les meilleures intentions le travail de M. Fisquet a été fait trop rapidement, par un homme qui n'est pas assez versé dans les sciences ecclésiastiques. On est choqué de certaines expressions qui manquent de justesse; citons-en quelques-unes, prises au hasard parmi celles que nous avons notées. Dans le volume consacré au diocèse de Troyes, il est dit, en parlant d'Abailard, qu'il était désireux d'embarrasser, par sa dialectique, les hommes les plus *déliés* de l'Europe (p. 143); plus bas, il est question d'une image de la Trinité faite par le fameux

scolastique, qui a représenté Dieu le Père avec une *tiare* (p. 146) : tous les iconographes savent que ce type ne paraît pas avant la fin du xve siècle. — L'étude du droit canonique donne aux esprits plus d'ouverture pour *la chicane* (*Diocèse de Sens,* p. 301.) — « L'église « de Sainte-Valière, près Nevers, fut transférée à Saint-Trohé en « 1601 : » on transfère le titre d'une église, mais non pas l'église elle-même. — Un des évêques d'Auxerre, François de Dinteville, « vivait comme un vrai philosophe, » il eût fallu dire *comme un vrai saint,* « heureux de souffrir dans ce monde, pour arriver dans « l'autre au bonheur des élus (p. 384). »

Le clergé et les fidèles du diocèse de Moulins trouveront sans doute qu'on les a traités sans façon. Douze pages seulement sont consacrées à ce diocèse. Il est vrai qu'il est de création récente; mais il était important d'indiquer les éléments dont il a été formé; on aurait pu dire quelques mots sur la collégiale de Notre-Dame, élevée maintenant au rang de cathédrale; il eût été facile surtout d'entrer dans plus de détails sur l'épiscopat de Mgr de Dreux-Brézé : la biographie de ce prélat nous a paru fort décousue.

Faut-il donc que M. Fisquet se décourage et renonce à son travail? Non, certes. L'œuvre qu'il a entreprise peut être d'une grande utilité. A l'avenir, qu'il évite les défauts que nous avons signalés, et qu'il mette à profit les observations que nous nous sommes permis de faire. Quant aux volumes qui ont déjà paru, il serait bon de consacrer quelques feuilles d'impression à rectifier les erreurs qu'on y rencontre, et nous voyons avec plaisir qu'on est entré dans cette voie pour plusieurs diocèses. CROSNIER.

186. HISTOIRE ***de France depuis 1814 jusqu'au temps présent,*** **par M. POUJOULAT. — Tome IV, — 1840-1867, — in-8° de 580 pages (1867), chez Poussielgue frères ; — prix : 6 fr.**

Voici le dernier volume de cette intéressante publication dont nous avons examiné les trois premiers (t. XXXV, p. 137 et p. 134 du présent volume). Il s'ouvre sur la tentative du prince Louis-Napoléon à Boulogne; il se ferme sur la situation présente. Les sept dernières années du règne de Louis-Philippe, la république, le second empire, quels drames féconds en enseignements providentiels ! Pour nous, le terrain est brûlant, la politique l'enveloppe de toutes parts et nous l'interdit : contentons-nous de saisir au vol les principaux faits.

M. Guizot est ministre : il le sera jusqu'au coup de tonnerre de 1848.

Histoire *d'Hérode, roi des Juifs*, par M. F. DE SAULCY, membre de l'institut (académie des inscriptions et belles-lettres). — 1 vol. grand in-8° de 288 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 9 fr.

Histoire *littéraire de la France sous Charlemagne et durant les* Xe *et* XIe *siècles*, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'académie française; — 2e *édition*. — 1 vol. in-8° de 472 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Intelligence (l') *des animaux*, par M. Ernest MENAULT; — *ouvrage illustré de 58 gravures*, par MM. E. BAYARD, A. MESNEL, etc. — 1 vol. in-12 de XVI-348 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque des merveilles.

Jardinier (le bon), *almanach horticole pour l'année 1868, contenant les principes généraux de culture, l'indication, mois par mois, des travaux à faire dans les jardins*, etc., *et des notions élémentaires de botanique horticole, un vocabulaire des termes de jardinage et de botanique, un jardin de plantes médicinales*, etc., par MM. VILMORIN, DECAISNE, BAILLY, NAUDIN, NEUMANN et PEPIN. — 1 vol. in-12 de LVI-934 pages, à la Librairie agricole de la *Maison rustique*; — prix : 7 fr.

Lettre (seconde) *de Mgr* L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS *sur M. Duruy et l'éducation des filles*. — In-8° de 32 pages, chez C. Douniol; — prix : 75 c.

Marie-Madeleine (sainte) *et les autres amis du Sauveur apôtres de Provence. — Histoire ascétique*, par le P. Benoit VALUY, de la compagnie de Jésus. — 1 vol. in-8° de XVI-554 pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 5 fr.

Médecin (le) *consolateur*, par M. le docteur Valentin C., de la faculté de Paris, membre de la société de médecine de Lyon, des académies de Reims, de Munich, etc. — 1 vol. in-18 de XVI-200 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 1 fr.

Monstres (les) *marins*, par M. Arnaud LANDRIN; — *ouvrage illustré de 47 vignettes*. — 1 vol. in-12 de 388 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque des merveilles.

Œuvres *complètes de* MASSILLON, évêque de Clermont, *édition collationnée sur les manuscrits et sur les meilleurs textes, avec notes, variantes, notices; augmentée de pièces rares ou inédites, et suivie de nouvelles recherches biographiques*, par M. l'abbé E.-A. BLAMPIGNON, docteur en théologie et docteur ès-lettres. — Tome III, — grand in-8° de 656 pages à 2 colonnes, chez L. Guérin, à Bar-le-Duc; — prix : 9 fr.

Ouvrage complet.

Œuvres *de* Jean RACINE; *nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits et de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de* fac-simile, etc., par M. Paul MESNARD. — Tome IV, — in-8° de 630 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c. (L'ouvrage aura 6 volumes.)

Les grands Écrivains de la France. — Voir, p. 58 de notre tome XXXV, le compte rendu du 1er volume.

Passions (les) *au point de vue psychologique et moral*, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la compagnie de Jésus. — In-18 de 40 pages, chez F. Bouquerel; — prix : 20 c.

Problèmes.

Phénomènes (les) *de la physique*, par M. Amédée GUILLEMIN, auteur *du Ciel*; — *ouvrage illustré de 11 planches imprimées en couleur et de 450 figures insérées dans le texte*. — 1 vol. grand in-8° de IV-780 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 20 fr.

Poissons (les), *les reptiles et les oiseaux*, par M. Louis FIGUIER; — *ouvrage illustré de 400 figures insérées dans le texte et de 24 grandes compositions*, par MM. A. MESNEL, A. DE NEUVILLE et E. RIOU. — 1 vol. grand in-8° de 376 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

Portraits *et caractères*, par M. Eugène DE MARGERIE. — 1 vol. in-12 de 336 pages, chez Poussielgue frères; — prix : 2 fr. 50.

Protonotaires (des) *apostoliques*. — In-8° de 56 pages, chez Poussielgue frères; — prix : 75 c.

Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, et signé l'abbé Renaud.

Religion (la) *d'argent*, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la compagnie de Jésus. — In-18 de 36 pages, chez F. Bouquerel; — prix : 20 c.

Problèmes.

Sentiment (le) *de la nature chez les modernes*, par M. Victor DE LAPRADE, de l'académie française. — 1 vol. in-8° de XII-532 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Terre (la), *description des phénomènes de la vie du globe*, par M. Elisée RECLUS. — Tome Ier : *les Continents, avec 230 cartes ou figures intercalées dans le texte, et 24 cartes tirées en couleur*. — 1 vol. grand in-8° de IV-828 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 15 fr.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

I.

J.

L.

M.

T.

U.

V.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.